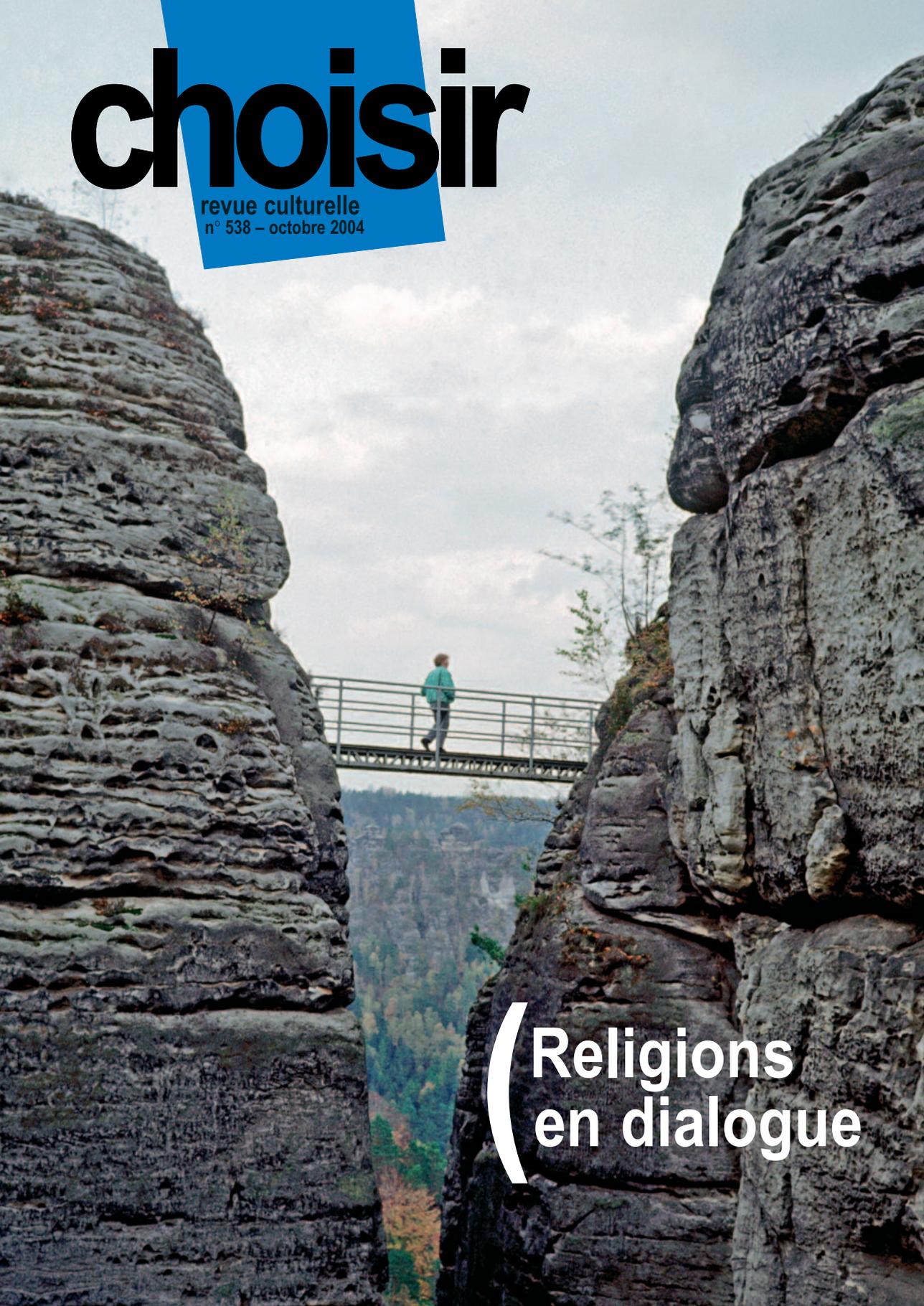


choisir

revue culturelle
n° 538 – octobre 2004



Religions
en dialogue



*Dieu tout-puissant,
Au Grand-Pouce nous ne pouvons échapper
pour faire le moindre noeud ;
Au tonnerre rugissant qui brise les arbres immenses ;
Au Seigneur qui, de là-haut, voit tout,
et même les traces d'une antilope sur un rocher,
ici sur terre ;
Tu es celui qui n'hésites pas à répondre à notre appel ;
Tu es la pierre d'angle de la paix.*

*Aujourd'hui, nous t'appelons pour une grande cause.
Notre monde est privé de paix.
Nous sommes sans cesse entourés de guerres et d'affrontements.
Nous avons besoin de paix.
C'est cette raison qui a poussé le Saint-Père
à inviter toutes les religions du monde
à se rassembler et à prier pour la paix.*

*Nous prions donc pour la paix du monde.
Que la paix règne au Vatican.
Que la paix règne en Afrique.
Accorde la paix aux individus, aux foyers et aux familles ;
Etends-la aux quatre coins du monde.*

***Prière des religions
traditionnelles de l'Afrique
Assise 1986***



choisir

n°538 – octobre 2004

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Rédaction

tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch
Internet : www.choisir.ch

Directeur

Albert Longchamp s.j.

Rédaction

Pierre Emonet s.j., rédacteur en chef
Lucienne Bittar, rédactrice
Jacqueline Huppi, secrétaire

Conseil de rédaction

Louis Christiaens s.j.
Bruno Fuglistaller s.j.
Joseph Hug s.j.
Jean-Bernard Livio s.j.

Conception graphique

studio Loys (Annecy)

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Marie-Thérèse Bouchardy
Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Administration

Geneviève Rosset-Joye

Abonnements

1 an : FS 80.–
Etudiants, apprentis, AVS : FS 55.–
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger :
FS 85.– Par avion : FS 90.–
€ : 56.– Par avion : € 60.–
Prix au numéro : FS 8.–
En vente dans les librairies Payot, la Procure-
le Passage, Saint-Augustin

choisir = ISSN 0009-4994

Illustrations

Couverture : Pierre Emonet, Felsenburg
Neurathen (Saxe)

p. 7 : Peter William/WCC

p. 10 : Robert Barrat

p. 30 : Les Films du Losange

p. 32 : Mario Del Curto

p. 35 : Spyros Méletzis-Hélène Papadakis,
Musée national, Athènes.

Les titres et intertitres sont de la rédaction

sommaire

Editorial	2
L'intolérance comme remède <i>par Pierre Emonet</i>	
Actuel	4
Spiritualité	8
La prière d'intercession <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
Louis Massignon et l'Islam éternel <i>par Jerry Ryan</i>	
Religions	14
Le dialogue interreligieux <i>par Jacques Dupuis</i>	
Religions	20
Islam, clefs de lecture <i>par Thierry Schelling</i>	
Société	24
Un héros tellment ambivalent <i>par Christophe Büchi</i>	
Libres propos	28
Prêtres, abus sexuels et abus de langage <i>par Michel Salamolard</i>	
Cinéma	30
Le jeu du vrai et du faux <i>par Guy-Th. Bedouelle</i>	
Théâtre	32
Brutalité, démesure et poésie <i>par Valérie Bory</i>	
Lettres	34
Grandeur et beauté de la tragédie <i>par Gérard Joulié</i>	
Lettres	37
Etrangeté et « suissitude » <i>par Christelle Devanthéry Babey</i>	
Livres ouverts	41
Livres reçus	43
Chronique	44
Le réveil anti-UDC <i>par Pascal Décaillet</i>	

L'intolérance comme remède

La rencontre avec les grandes religions fait sortir les Eglises chrétiennes d'un certain enfermement, d'une vision un peu bornée du salut de l'humanité. Affranchi des œillères d'une théologie partisane, le regard embrasse désormais un horizon plus large, où la diversité des cultures et des religions n'est plus nécessairement le signe de la barbarie et de l'ignorance mais la trace d'une mystérieuse présence divine, toujours plus grande et insaisissable. Jean Paul II a osé le dire : partout où des hommes prient, l'Esprit du Seigneur est à l'œuvre. Désavouée, la mentalité apologétique est devenue le symptôme de la stagnation intellectuelle et spirituelle, l'indice d'une conception trop étriquée de Dieu et du salut, et la stratégie du repli identitaire ne convainc plus que d'irréductibles intégristes qui s'entêtent à prétendre qu'il n'y a pas de salut hors de leur Eglise. Stimulée par les proportions cosmiques du désarroi qui accable l'humanité, une attitude de respect, d'écoute, de mutuelle appréciation se fait jour, même si certains théologiens peinent à admettre la valeur intrinsèque des diverses religions comme chemin de salut pour leurs propres fidèles. Le rempart traditionnel du dogmatisme se fissure au fur et à mesure que les Eglises abandonnent leur suffisance pour s'ouvrir à d'autres chemins religieux. Moins asservies à des idéologies, plus proches du message évangélique, elles ne font pas pour autant l'impasse sur leur foi, ni sur leur conviction d'être sur leur bon chemin.

Paradoxalement, les Etats prennent le relais de l'intolérance et de l'étroitesse. L'interminable débat sur la mention des fondements chrétiens dans la Constitution européenne et celui suscité dans les pays occidentaux par le port du voile islamique sont révélateurs. En France, comme dans plusieurs Länder allemands, les autorités politiques interdisent tout signe religieux ostensible dans l'espace public. Bannies les kippas juives, les voiles des sœurs catholiques ou protestantes, les croix trop grandes, les bures des moines, les toges safrans des bonzes, les turbans des sikhs, sous le prétexte fallacieux qu'ils attentent à votre liberté. Incompétent en matière religieuse, l'Etat outrepassa ses limites lorsqu'il

s'arroge le droit de prescrire ou d'interdire des actes religieux. On ne lutte pas contre l'intolérance religieuse par l'intolérance politique. Érigée en dogme, la laïcité se transforme en menace pour les libertés individuelles. Les mesures vexatoires qu'elle inspire sont ressenties comme une persécution ; elles engendrent des victimes et confortent les extrémistes.

Outre qu'elle lèse un des droits fondamentaux de la personne, celui de pratiquer sa religion librement et extérieurement dans la société aussi longtemps que l'ordre public juste n'est pas en péril, cette interdiction met en danger le fondement éthique de la société. S'il veut éviter que l'ordre moral ne repose que sur un positivisme juridique fragile et partial, l'Etat a besoin d'une base plus large que la garantie des lois et de l'appareil judiciaire. La présence des religions, la confrontation avec les valeurs qu'elles véhiculent, l'éducation des consciences lui apportent cet indispensable supplément.

Derrière l'intolérance se cache la peur; celle de voir se réveiller les vieux démons qui ne dorment que d'un œil, et les partisans d'une laïcité mal inspirée ont beau jeu de l'utiliser pour éradiquer de la société toute référence religieuse. Hantés par le souvenir des Croisades, de l'Inquisition, des chasses aux sorcières, des guerres de religions, les parlementaires européens prennent le parti de faire l'impasse sur tout un passé culturel. Le spectre d'une invasion religieuse, de la globalisation du fondamentalisme et, plus banalement, la peur de l'étranger poussent les autorités politiques à interdire le voile islamique. Le prétexte de venir en aide aux femmes ou l'amalgame entretenu entre voile, islam et terrorisme ne suffisent pas à justifier une mesure qui n'est qu'un avatar de l'intolérance. Mal informés, les simples citoyens se laissent malheureusement abuser par les discours réducteurs des politiciens et des idéologues, et ce sont eux, finalement, qui font les frais des guerres de religions.

Pierre Emonet s.j.



■ Info

Un seul Maître

Le Groupe des Dombes - groupe de dialogue œcuménique fondé en 1937 et qui réunit une quarantaine de théologiens catholiques et protestants - s'est retrouvé du 30 août au 3 septembre, à l'abbaye de Pradines, pour mettre la dernière main au dossier sur lequel il travaille depuis cinq ans : l'autorité doctrinale dans l'Eglise. Un document intitulé *Un seul Maître* devrait paraître en janvier 2005 à l'occasion de la Semaine de prière pour l'unité.

Le Groupe a élaboré un parcours en quatre temps : évaluation historique depuis les Pères de l'Eglise ancienne jusqu'aux époques moderne et contemporaine, approfondissement biblique, diagnostic, propositions théologiques et appels à la conversion pour toutes les Eglises et les chrétiens.

■ Info

Bénévoles

Caritas suisse a effectué une nouvelle statistique à propos de son réseau de bénévoles qui compte chaque année plus de 4700 personnes impliquées dans des domaines très divers (paysans de montagne, projets sociaux, migrants, tâches administratives). Ces bénévoles ont effectué au sein du réseau Caritas 400000 heures de travail en 2003. L'étude indique que le bénévolat est particulièrement développé en Suisse romande et chez les femmes (2/3 des bénévoles). Il semble par contre attirer des gens de tous les âges : si les jeunes de moins de 24 ans représentent les 37 % des bénévoles employés par Caritas, les personnes de plus de 65 ans en forment encore le quart.

■ Info

Cimetières musulmans

Après Genève, Berne, Bâle, Lugano, Olten, Neuchâtel (en cours de réalisation), c'est au tour de Lucerne d'accepter d'aménager un espace particulier pour l'ensevelissement des musulmans. La ville de Lucerne compte plus de 13000 musulmans. Ceux-ci pourront bientôt disposer d'un carré au cimetière Friedental. « Une solution pour la sépulture des habitants musulmans constitue un pas important pour leur reconnaissance, leur enracinement et leur vie au quotidien », a souligné Yusuf Sabadia, président de la Fédération des organisations islamiques du canton de Lucerne, dans la *Neue Luzerner Zeitung* du 16 août.

■ Info

Terrorisme démocratique

« Le monde musulman ne se soumettra pas à un terrorisme démocratique », affirme l'Isesco, l'Organisation islamique pour l'éducation, les sciences et la culture (basée à Rabat), dans un communiqué daté du 25 août. « En aucun cas, nous n'accepterons qu'un régime nous soit imposé, car une telle démarche constitue aussi bien une violation du droit et des usages internationaux qu'une oppression à l'égard des peuples », a déclaré Abdulaziz Twaijri, directeur de l'Isesco, qui ne rejette cependant pas la démocratie en tant que telle : « On peut adapter la démocratie à la réalité des pays du monde islamique (...) et ce régime n'est pas contraire aux principes de la Choura islamique (concertation, concile de juges musulmans) ». Il relève encore « une différence cruciale » entre la pensée islamique et la démocratie oc-

cidentale : « Le système occidental ne prend pas en compte les considérations religieuses (...) alors que l'Islam veut que le religieux et le moral (...) fassent partie des obligations collectives dont se charge le Commandeur, qui représente la Oumma (communauté des musulmans) ».

■ Info

Dette de l'Afrique

Les évêques de l'Association des conférences épiscopales des pays anglophones de l'Afrique de l'Ouest ont demandé l'annulation immédiate de la dette extérieure africaine, rapporte l'APIC. Faisant allusion au trafic d'esclaves dans les siècles passés, qui a saigné le continent africain de 7 millions de personnes, ils estiment que cette dette a déjà été payée plusieurs fois.

■ Info

Impunité

Recevant le 2 septembre le nouvel ambassadeur du Guatemala auprès du Saint-Siège, Jean Paul II a demandé que soient élucidées les conditions de la mort de Mgr Juan Gerardi, évêque auxiliaire de la capitale guatémaltèque, assassiné en 1998 (Mgr Gerardi est toujours considéré par les catholiques du pays comme le symbole du combat pour la justice). En octobre 2002, suite à une décision de la Cour d'appel, les trois militaires condamnés en première instance pour son meurtre avaient été libérés. Par ailleurs, certains témoins au procès (qui avait abouti à la condamnation de ces militaires) ont depuis été assassinés.

Autre meurtre, autre impunité. L'Eglise catholique salvadorienne a demandé que l'on rouvre l'enquête sur l'assassinat de Mgr Romero, tué en pleine messe, en 1980. L'archevêché de San Salvador argue que la loi d'amnistie ne peut pas s'appliquer aux cas de crimes contre l'humanité, lors de graves violations des droits humains. Mais le nouveau président salvadorien Antonio Saca s'oppose à la reprise de l'enquête. Il estime en effet que ce procès « rouvrirait seulement les blessures du passé », et qu'il a été élu non pour traiter des affaires du passé mais pour s'occuper de l'avenir du pays.

■ Info

Pauvres aux Etats-Unis

Selon le dernier rapport du Bureau américain de recensement portant sur l'année 2003, le nombre de personnes sous le seuil de pauvreté aux Etats-Unis a augmenté de 1,3 million. Plus de 60 % de cette augmentation concerne des enfants et des jeunes de moins de 18 ans. Aujourd'hui, 12,5 % des habitants du pays sont donc pauvres. Quant aux personnes sans couverture médicale, elles sont en augmentation de 1,4 million et seraient 45 millions en tout, soit 15,6 % de la population. Nombre de ces personnes non assurées travaillent pourtant à temps plein, mais leurs employeurs ne peuvent pas ou ne veulent pas leur offrir la couverture d'assurance nécessaire.

Pour le Père Michael D. Place, président de l'Association catholique de la santé, il s'agit là de « maladies chroniques qui frappent notre société depuis des décennies, que ce soit sous les administrations démocrates ou républicaines.

En tant que nation, nous devons examiner nos priorités ; ce sont elles qui permettent à cette situation d'exister et d'empirer continuellement. »

■ Info

Culture de soja

Le développement de la culture du soja en Amérique du Sud met en péril quelques 22 millions d'hectares de forêts et de savanes, selon une étude réalisée par le WWF. La culture du soja en Argentine, Bolivie, Brésil et Paraguay a plus que doublé ces dix dernières années, poussée par la demande croissante de l'Europe et de la Chine où le soja est essentiellement transformé en fourrage pour les porcs, les poulets et les bœufs. On prévoit encore une augmentation de cette demande de l'ordre de 60 % lors des vingt prochaines années. Aussi, des millions d'hectares du Chaco en Argentine et du Cerrado au Brésil, savane présentant la biodiversité la plus riche au monde, ont déjà été transformés en champs de soja, et 16 millions d'hectares supplémentaires de savane et 6 millions d'hectares de forêt tropicale sont menacés de destruction.

En cultivant de manière alternée le soja sur les pâturages de bovins préexistants, on pourrait considérablement réduire cette perte, affirme le WWF qui collabore à ce propos avec la Coop. Celle-ci a proposé des critères applicables à la production durable du soja dénommés « Critères de Bâle », portant non seulement sur des aspects écologiques mais aussi sur des minima sociaux. Ces critères pourraient servir de base de discussion à une table ronde sur le thème de la culture durable du soja, prévue en mars 2005 en Amérique du Sud.

■ Info

Caucase, une poudrière

Mgr Claudio Gugerotti, nonce apostolique en Arménie, Azerbaïdjan et Géorgie, a appelé la communauté internationale à soutenir le Caucase, afin d'éviter une « balkanisation » de la région, rapporte l'APIC. La situation de la région est explosive, estime le prélat, du fait de sa diversité ethnique et surtout du fait qu'elle représente une charnière entre l'Orient et l'Occident et qu'elle est une zone stratégique pour les ressources énergétiques primaires.

« Après le communisme, l'instabilité a provoqué la misère, aggravée par une série de déplacements de populations et de réfugiés, faisant du Caucase un bassin idéal pour le terrorisme. (...) En Ossétie du sud, en conflit avec la Géorgie, on compte 3000 réfugiés ; de plus, il en reste des centaines venant des autres guerres de sécessions jamais résolues (...) Il est nécessaire de trouver des solutions politiques pour toutes ces communautés, qui soient compatibles avec le droit international et avec le droit d'intégrité territoriale. »

■ Info

Exécutions de mineurs

Amnesty International a publié le 15 septembre un rapport sur les exécutions de mineurs délinquants. Depuis 2003, six personnes qui avaient commis des crimes alors qu'elles étaient mineures ont été exécutées en Chine, aux Etats-Unis et en Iran. D'autres attendent leur exécution au Pakistan, aux Philippines et au Soudan.

Les Etats-Unis est le seul pays au monde qui reconnaisse ouvertement exécuter des mineurs délinquants et qui dé-

fende le droit de le faire dans le cadre du droit international. La Cour suprême des Etats-Unis délibère sur la constitutionnalité de la peine de mort pour les délinquants âgés de seize ou dix-sept ans. Sa réponse est attendue pour début 2005.

En Chine, bien que légalement aucune condamnation à mort de mineur ne puisse être prononcée, certains mineurs ont bien été exécutés parce que les tribunaux ne font pas tout pour déterminer leur âge exact. Enfin, en Iran, Ateqeh Rajabi, âgée de seize ans, a été pendue en public en août de cette année à Neka, pour des « actes incompatibles avec la chasteté ». Les juges ont déclaré qu'elle avait vingt-deux ans.

■ Info

Enfants violentés

Lors de son audience générale du mercredi 8 septembre, placée sous le signe liturgique de l'enfance de la Vierge de Nazareth, le pape a lancé un appel douloureux en faveur des enfants innocents, victimes de la violence des adultes. « En regardant vers Marie Enfant, comment ne pas penser à tous ces petits sans défense de Beslan, en Ossétie, victimes d'un enlèvement barbare et tués tragiquement ? Ils se trouvaient à l'intérieur d'une école, le lieu où l'on apprend les valeurs qui donnent un sens à l'histoire, à la culture, et à la civilisation des peuples : le respect réciproque, la solidarité, la justice et la paix. Entre ces murs, ils ont au contraire fait l'expérience de l'outrage, de la haine et de la mort, néfastes conséquences d'un fanatisme cruel et d'un mépris insensé de la personne humaine. »

Evoquant toutes les situations violentes dont les enfants sont les victimes

dans le monde, il a ajouté : « En ce moment, le regard se porte aussi sur tous les enfants innocents qui, dans tous les coins du monde, sont victimes de la violence des adultes. Les enfants contraints à prendre les armes et éduqués à haïr et à tuer ; les enfants poussés à mendier dans les rues, exploités pour des profits faciles ; les enfants maltraités et humiliés par la volonté de puissance et par les abus des grands ; les enfants abandonnés à eux-mêmes, privés de la chaleur de la famille et d'une perspective d'avenir ; des enfants qui meurent de faim, des enfants tués dans tant de conflits dans différentes régions du monde (...) C'est un profond cri de douleur de l'enfance offensée dans sa dignité. Il ne peut et ne doit laisser personne indifférent. »

Enfants des rues, Bucarest.



La prière d'intercession

Voilà quelques mois, je recevais le coup de téléphone de l'épouse d'un couple d'amis. Elle m'annonçait que son mari devait être hospitalisé d'urgence pour traiter un cancer. Stupéfaction, difficulté à trouver des paroles rassurantes, la nouvelle était tombée tellement vite et de façon si inattendue que je n'ai pas vraiment su quoi dire. Evidemment, j'avais assuré l'épouse de ma prière. C'était évident. Ce n'est que plus tard que je me suis demandé à quoi je m'étais engagé. Je me suis même dit que vraiment c'était bien peu de chose. Bien sûr, vouloir du bien à quelqu'un ne fait pas de mal, mais est-ce que cela allait changer quelque chose ? Est-ce que prier pour eux allait les aider, contribuer à une guérison ? Tout cela me paraissait bien prétentieux. Et pourtant mon intention était sincère.

Les jours passant, l'idée que je me faisais de la prière d'intercession s'est transformée. Je ne pouvais plus donner le même sens aux mots. Peu à peu, il m'est apparu que cette prière ne consistait pas simplement à prendre du temps pour « prier pour » quelqu'un ou quelque chose ; qu'il ne s'agissait pas seulement de confier à Dieu un souci, une situation, ni même de Lui demander son aide. Intercéder, c'était cela aussi, mais surtout vivre la conviction qu'entre moi et ceux pour lesquels je priais, il y avait un lien particulier. Un lien qui fait que ce qu'ils vivaient me touchait, et que cette émotion pouvait donner du sens à des activités que j'accomplissais à contrecœur.

Peu à peu, l'intercession a pris pour moi un sens nouveau. Je me suis mis à passer en revue les activités qui me pesaient beaucoup : l'administration, les assurances, l'organisation, les impôts, et j'en passe... il y en avait, encore et encore... Voyant tout cela, j'étais stupéfait de l'énergie qui passait dans ces tâches, et apparemment sans que cela porte ni fruit ni la moindre satisfaction. Et brusquement, une évidence s'est imposée à moi : ce temps et cette énergie qu'il me fallait investir dans des activités si ingrates, je pouvais leur donner un sens. Je pouvais demander à Dieu d'utiliser ce temps et ces efforts pour aider ces amis. Dieu seul voyait les forces que je mettais dans l'accomplissement de ces activités, et le besoin de force de mes amis. Lui seul était en mesure de nous donner ce dont nous avions besoin eux et moi. Et, ma foi, les nouvelles que j'ai eues par la suite m'ont confirmé que mystérieusement Dieu avait été à l'œuvre.

Attention, je ne suis pas en train de dire que j'ai contribué en quoi que ce soit à la guérison de cet ami. Je sais seulement que j'ai pu donner un sens nouveau à des tâches qui en avaient très peu pour moi, et que, j'en suis sûr, Dieu a comblé de force mes amis.

Bruno Fuglistaller s.j.

Louis Massignon et l'Islam éternel

●●● **Jerry Ryan**, *Chelsea (Etats-Unis)*
Ecrivain, employé à l'aquarium de New England

La nuit du 3 mai 1908, Louis Massignon touchait au tréfonds du désespoir. Il était le seul Européen à bord du paquebot turc *Burhaniye*, sur le Tigre, en route pour Bagdad. Il était ligoté à un lit dans la cabine du capitaine, accusé d'espionnage. Il avait entendu l'équipage comploter de le castrer et de le jeter à la rivière. Il rentrait d'une mission archéologique en Mésopotamie pour le compte du Ministère de l'éducation avec l'autorisation officielle du gouvernement turc. Obsédé par le désir de comprendre « de l'intérieur » la culture arabe, il s'était vêtu comme un oriental pour mieux s'y plonger et avait reçu la permission de loger chez une famille résidant dans le quartier arabe de Bagdad. Il parlait couramment l'arabe. Au cours de cette expédition archéologique, l'un de ses guides s'était enfui avec les fonds. Massignon avait dénoncé le vol aux autorités locales. Le voleur avait été arrêté mais le guide renégat, à son tour, avait accusé Massignon d'être un agent secret déguisé en Arabe, cherchant à renverser le gouvernement turc. Les autorités avaient cru l'histoire du guide et c'était maintenant au tour de Massignon d'être détenu, embarqué sur un paquebot en route pour Bagdad où il devait être jugé.

Quand le bateau s'était arrêté à Tâq, le 2 mai, il avait essayé en vain de s'enfuir. C'est alors qu'il avait été attaché au lit. Il s'était plaint que les cordes étaient trop serrées ; lorsqu'on les avait

desserrées, il avait saisi un couteau qu'il tenait caché dans sa manche et l'avait plongé dans sa poitrine pour échapper à la mort ignominieuse à laquelle il se savait destiné. Mais il avait raté son coup misérablement.

Le pire était qu'il n'était pas seulement tourmenté par son humiliation physique et par son impuissance face à l'horreur qui le menaçait. A Bagdad, il avait été reçu par la famille Alousi comme l'un des leurs. Cette expérience de l'hospitalité arabe l'avait bouleversé. Bien que simple étranger, il avait été accueilli comme un membre de la famille. Les Alousi étaient de pieux et nobles musulmans qui essayaient, sincèrement, de vivre ce qu'ils professaient. Ils avaient partagé leurs sentiments les plus intimes avec Massignon, ne gardant rien secret, mais parlant tout simplement de leur foi. Massignon, lui, n'avait pu leur rendre la pareille. Il avait un secret qu'il fallait leur cacher, car il était homosexuel pratiquant, ce qui, aux yeux de ses hôtes, était la pire des abominations. Massignon avait le sentiment d'avoir trahi leur hospitalité, d'être impur et indigne, et que le monde serait meilleur sans lui.

spiritualité

Le dernier des orientalistes, un grand islamologue, un artisan du dialogue islamo-chrétien, un écrivain majeur, un mystique habité du « feu de l'Amour divin » : Louis Massignon était tout cela ; mais il était surtout un homme d'une infinie compassion, marqué, depuis sa rencontre avec « l'Hôte sans visage », par le caractère sacré de l'hospitalité et le mystère de l'intercession rédemptrice.

Sa vie pour l'Islam

Louis Massignon était donc ce jour-là un homme détruit, à la dérive dans sa panique et sa faiblesse. C'est au cœur de cette détresse extrême, tant morale que physique, qu'il reçut, à l'aurore, une visitation sacrée, la « visitation de l'Étranger », de « l'Hôte sans visage ». Ce ne fut pas une visite de consolation. Ce fut une visite de jugement. Il lui fut révélé que Dieu seul est saint et que lui, Massignon, n'était littéralement rien, que l'identité qu'il s'était donné n'était qu'une farce.

Massignon était jugé ; mais ce jugement fut suspendu grâce aux prières de cinq intercesseurs : la mère de Massignon, le poète Huysmans qui agonisait, Charles de Foucauld, que Massignon avait rencontré brièvement à Beni-Abbes sur un plan purement professionnel, al-Hallâj, un martyr soufi du IX^e siècle, et la famille

Alousi. Les prières de trois chrétiens et de deux musulmans lui valurent un report de l'arrêt de condamnation.

A son arrivée à Bagdad, le consul de France, les Alousi, et quelques amis musulmans réussirent à le libérer et l'amènèrent à l'hôpital. Dans les jours qui suivirent, il se sentit peu à peu pardonné et se réconcilia avec l'Eglise qu'il avait abandonnée. A partir de ce moment, il sut clairement ce que Dieu attendait de lui : il allait offrir sa vie pour le salut

du monde musulman car il devait son propre salut à ses intercesseurs musulmans et il allait associer beaucoup d'autres à ce sacrifice.

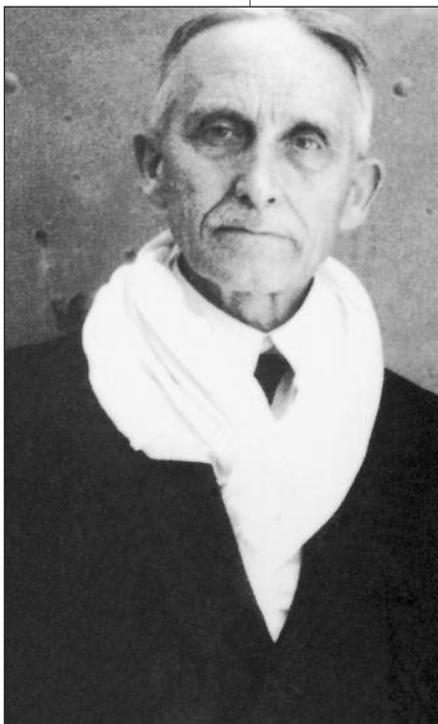
Ce ne serait pas la « conversion » des musulmans qu'il chercherait mais leur salut dans la fidélité à leurs propres croyances. C'est à travers l'Islam qu'il avait fait l'expérience de la compassion de l'Unique Transcendant, une compassion qu'il se devait de recevoir humblement et de refléter sur les autres. Il priait sans cesse pour « l'Islam éternel », pour ses vivants et pour ses morts. Il sonderait les richesses de la mystique musulmane et deviendrait un disciple d'al-Hallâj, son intercesseur, qui avait été crucifié comme hérétique et blasphémateur en 922, et dont les cendres avaient été jetées dans le Tigre, non loin du lieu où Massignon avait été « visité ».

Grandeur du dialogue

Al-Hallâj avait prêché la voie de l'union divine à ses contemporains. Peu avant sa mort, il avait déclaré qu'il était « Dieu, la Vérité créatrice », faisant scandale auprès des autorités religieuses. Massignon dira plus tard que al-Hallâj lui-même lui avait révélé le sens de ces paroles - que lui, al-Hallâj, n'était rien, et qu'il n'y avait que Dieu, qui se portait témoignage à lui-même dans le cœur de son soufi.

Massignon allait mettre en valeur la grande tradition mystique de l'Islam et essayer d'amener le monde musulman à une conscience plus profonde de ses richesses. Il fonda un centre de dialogue chrétiens-musulmans. Il donna des cours en arabe à l'Université du Caire, enseignant la grandeur de leur héritage à des générations entières de

Louis Massignon, 1949.



jeunes arabes. Un des hommages les plus émouvants jamais reçus par Massignon provient de l'un de ces élèves, un jeune iranien, Ali Shari'ati, qui devint plus tard l'un des chefs du mouvement révolutionnaire iranien et qui mourut à Paris dans des circonstances obscures, à l'âge de 44 ans. Sans cette mort prématurée, son mouvement aurait peut-être prévalu sur celui de Khomeyni. Ali Shari'ati ne s'était rendu compte de la grandeur de Massignon que plusieurs années après la mort de son ancien maître. En quelque sorte, Massignon fut pour Ali Shari'ati ce que el-Hallâj avait été pour Massignon.

Le rôle assumé par Massignon le rendit vulnérable aux critiques des deux extrêmes. Malgré son évident patriotisme pour la France, on l'accusa d'avoir été séduit par les Arabes quand les Français commencèrent à avoir des ennuis avec leurs colonies. Bien entendu, nombreux furent les légalistes musulmans qui ne virent en Massignon qu'un infidèle cherchant à saboter leurs traditions. Ces incompréhensions et ces malentendus furent pour Massignon une épreuve constante qui demandait beaucoup de patience et de tact - qualités qui n'étaient malheureusement pas ses points forts.

Ce fut grâce aux efforts de Massignon que l'héritage de Charles de Foucauld ne fut pas englouti sous les sables de Tamanrasset où le moine missionnaire fut assassiné en 1916. Après sa conversion, Massignon était entré en contact avec Foucauld et, pendant un temps, il avait pensé le rejoindre. La dernière lettre écrite par Foucauld, le jour de sa mort, était destinée à Massignon. C'est Massignon qui persuada René Bazin d'écrire une biographie de Foucauld et de publier ses écrits spirituels. Il propagea le Directoire des offices que Foucauld avait écrit pour associer d'autres à son travail dans

le désert parmi les plus pauvres. C'est de là que naquirent l'Association Charles de Foucauld, puis les différentes Fraternités qui eurent une influence si importante dans l'Eglise.

Après avoir beaucoup hésité, Massignon décida finalement d'épouser une cousine et abandonna son projet de rejoindre Foucauld au Sahara. Malgré tous ses efforts d'être un bon époux et un bon père de famille, sa relation spi-

« L'Etranger qui m'a visité, un soir de mai, devant le Tâq, cautérisant mon désespoir qu'Il fendait, comme la phosphorescence d'un poisson montant du fond des eaux abyssales, mon miroir intérieur me l'avait décelé, masqué sous mes propres traits - explorateur fourbu de sa chevauchée au désert, trahi aux yeux de ses hôtes par son attirail de cambriole scientifique, camouflage d'espion - avant que mon miroir s'obscurcisse devant Son incendie. Aucun Nom alors ne subsista dans ma mémoire (pas même le mien) qui pût Lui être crié, pour me délivrer de Son stratagème, et m'évader de Son piège. Plus rien ; sauf l'aveu de Son esseulement sacré reconnaissance de mon indignité originelle, linceul diaphane de l'entre-nous deux, voile impalpablement féminin du silence : qui le désarme ; et qui s'irise de Sa venue : sous Sa parole créatrice. L'Etranger qui m'a pris tel quel, au jour de Sa colère, inerte dans Sa main comme le gecko des sables, a bouleversé, petit à petit, tous mes réflexes acquis, toutes mes précautions, et mon respect humain. Par un renversement des valeurs, Il a transmué ma tranquillité relative de possédant en misère de pauvre. Par un retournement " finaliste " des effets vers les causes, des intersignes vers les archétypes, tel que la plupart des hommes ne le réalisent qu'en mourant. »

L. Massignon, « Visitation de l'Etranger » in *Parole donnée*

rituelle avec une femme égyptienne, grecque catholique, Mary Kahil, fut pour lui d'une importance primordiale. C'est par Mary que Massignon découvrit les aspects mystiques de la féminité. Ensemble, ils offrirent leur vie pour le monde musulman ; ensemble, ils promurent le dialogue chrétien-musulman, et leur échange de correspondance dura toute leur vie. Cette relation fut parfois critiquée et a suscité bien des soupçons. Mais elle fut d'un grand soutien pour Massignon, bien qu'il ait été conscient de son inévitable ambiguïté, et qu'il en craignît les conséquences.

Intercessions

Après sa conversion, Massignon ne tenta pas d'effacer son passé. Si le monde « gay » a appris à se défendre dans notre société plus tolérante, ce n'était pas le cas au début du siècle dernier et Massignon avait fait sien le jugement de ses contemporains sur son homosexualité. Mais il fit offrande de sa vie (associant Mary Kahil à ce vœu) pour Luis de Quadra, l'un de ses anciens amants qui s'était converti à l'islam. L'intercession d'Abraham pour Sodome est l'un des thèmes les plus constants dans ses écrits.

Dès le moment de sa conversion, Massignon se sentit une vocation sacerdotale - dans le sens d'un « ministère d'intercession rédemptrice ». Son mariage avait apparemment mis fin à la réalisation sacramentelle de cette vocation. Pourtant, à l'âge de 66 ans, il obtint de Pie XII la permission de passer au rite grec-byzantin, qui permet un clergé marié, et il reçut les Saints Ordres, bien que très discrètement et sous condition de ne pas célébrer la messe publiquement. Cette réception du sacerdoce signifia, pour Massignon, la consumma-

tion de sa vocation de compassion et de l'offrande qu'il avait faite de sa vie pour l'islam.

Parmi les amis et correspondants de Massignon, on compte Jacques et Raïssa Maritain, Paul Claudel, Jean Daniélou, Thomas Merton, Gabriel Marcel, Lanza del Vasto, Maurice Zundel, Mahatma Gandhi, et l'élite du renouveau intellectuel arabe au début du XX^e siècle. Le cardinal Montini, le futur Paul VI, était l'un de ses admirateurs enthousiastes. L'évaluation très positive de l'islam qu'on trouve dans le décret *Gaudium et Spes* de Vatican II est en grande partie due à l'influence de Massignon.

Pendant 30 ans, il enseigna l'islam au Collège de France et c'est lui qui fut le fondateur de l'Institut d'études islamiques. Il voyagea souvent au Proche-Orient pour y donner des conférences et diriger des séminaires. L'ampleur et la profondeur de son érudition sont légendaires.

Hospitalité

Pourtant, Louis Massignon n'oublia jamais la révélation qu'il avait reçue à bord du paquebot turc sur le Tigre. Son humilité n'était ni factice ni forcée ; elle le définit dans sa vérité ultime. Il avait sombré au fonds de la misère, nu et brisé, et l'Etranger, l'Hôte divin, était venu jusqu'à lui et l'avait relevé. Il lui était impensable de ne pas faire la même chose pour les autres. C'était pour lui un devoir sacré d'offrir à tous l'hospitalité qu'il avait reçue sans en être digne. C'est pourquoi, pendant des décennies, il allait, après ses conférences au Collège de France, donner des cours de français aux ouvriers immigrants d'Algérie et du Maroc dans les quartiers arabes de Paris. Quand la guerre d'indépendance algérienne éclata-

Texte en exergue, à placer dans la marge (droite ou gauche) à la hauteur du texte qu'il accompagne.

ta, il se mit à visiter les Nord-Africains détenus dans les prisons françaises, faisant tout ce qui était en son pouvoir pour qu'ils soient respectés et traités équitablement. Il fut élu président des Amis de Gandhi, et finit plusieurs fois en prison pour désobéissance civile. Il fut battu et humilié par des étudiants en droit pour avoir défendu la cause des Arabes. Sa porte était toujours ouverte, et il se donnait sans réserve à ceux qu'il recevait.

A notre époque où, pour beaucoup, l'Islam a pris le visage menaçant d'un ennemi, le témoignage de Louis Massignon est d'une importance extrême. Massignon n'ignorait pas qu'il y avait des fanatiques, des légalistes et des hypocrites dans la communauté islamique - comme il n'ignorait pas qu'il y avait des éléments semblables dans l'Eglise catholique. Pourtant, il a su reconnaître le noyau de vérité, de grandeur, de mysticisme dans l'héritage de Mohammed ; il a entrevu l'Islam éternel, l'Islam tel qu'il devrait être, tel que les musulmans au cœur pur désirent qu'il soit - et c'est cette image qu'il présenta au monde arabe comme au monde occidental. Ne voudrions-nous pas que notre Eglise soit ainsi présentée au monde, dans sa beauté et sa sainteté essentielle, au lieu de la caricature difforme que nous en offrons ?

Communion des saints

Une telle vision est l'œuvre de mystiques mais elle n'en est pas, pour autant, moins réelle. La communion des saints ne connaît pas de frontières institutionnelles, elle ne souffre aucune limite dans le temps ou l'espace. Ceux qui nous ont précédés dépendent de nous pour mener à sa perfection leur œuvre inachevée, pour apporter le

salut et la guérison à ceux qui les cherchent. Un martyr musulman du X^e siècle intercède pour un chrétien errant un millier d'années plus tard ; un intellectuel iranien se trouve subitement guidé dans son action politique par un maître chrétien défunt. C'est comme si un coin du voile se soulevait, et que nous puissions entrevoir le mystère qui nous entoure. Et c'est ce mystère entrevu qui doit être la base de notre dialogue, qui doit transformer notre regard sur « l'autre », sur « l'étranger », notre intercesseur.

J. R.

spiritualité

Brève bibliographie

- La Passion de Hallâj, martyr mystique de l'Islam*,
4 vol., Gallimard, Paris.
Opera minora,
3 vol., PUF, Paris.
Parole donnée,
Seuil, Paris 1983, 448 p.
Les trois prières d'Abraham,
Cerf, Paris 1998, 196 p.

A nos lecteurs et lectrices

Une erreur de manipulation de l'imprimerie a entraîné la défectuosité d'un certain nombre d'exemplaires de la revue *choisir* n° 537, septembre 2004.

Nous regrettons ce désagrément et proposons un numéro de remplacement à toute personne qui en formulera la demande.

Administration

18, rue Jacques-Dalphin,
1227 Carouge, ☎ 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Le dialogue interreligieux

Un défi et une chance

●●● Jacques Dupuis s.j., Rome

Professeur émérite de l'Université Grégorienne

La rencontre avec les grandes religions remet en cause une certaine prétention à l'universalité et une conception exclusive du salut. Pour le christianisme, le défi consiste à maintenir sa foi en Jésus-Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes, tout en reconnaissant que chaque religion peut être un chemin de salut pour ses fidèles. Le Père Dupuis, spécialiste reconnu de ces questions, et dont l'expérience et les publications théologiques font autorité, livre sa réflexion sur les conditions du dialogue interreligieux.

Le pluralisme religieux n'est pas une chose nouvelle. Dès l'époque apostolique, le christianisme naissant a dû situer son message par rapport au judaïsme dont il était issu, ensuite par rapport aux autres religions rencontrées sur son chemin. Ce qui est nouveau, c'est la vive conscience que notre monde a acquise du pluralisme des cultures et des traditions religieuses, ainsi que du droit à la différence appartenant à chacune d'elles. Quelle attitude envers les « autres », quels qu'ils soient, musulmans, bouddhistes, hindous ou autres, exige de nous la foi chrétienne vécue dans pareil milieu ? Il apparaît clairement qu'une nouvelle attitude de l'Eglise à l'égard des religions est liée à la reconnaissance, de sa part, des valeurs positives que l'on peut trouver en elles. On ne doit donc pas s'étonner si le débat actuel sur le dialogue interreligieux revêt un aspect de nouveauté.

Pour établir le fondement des « relations de l'Eglise avec les religions non chrétiennes », et celui du dialogue interreligieux en particulier, la déclaration *Nostra aetate* du concile Vatican II affirmait : « Tous les peuples forment (...) une seule communauté ; ils ont une seule origine, puisque Dieu a fait habiter toute la race humaine sur la face de la terre ; ils ont aussi une seule fin dernière, Dieu, dont la

providence, les témoignages de bonté et les desseins de salut s'étendent à tous » (n° 1). Le dialogue doit donc s'instaurer sur un double fondement : la communauté, qui a son origine en Dieu à travers la création, et sa destinée en lui par l'entremise du salut en Jésus-Christ.

Rien n'est dit concernant la présence et l'action de l'Esprit de Dieu universellement présent, à l'œuvre dans tous les hommes et dans toutes les traditions religieuses auxquelles ils appartiennent, comme il l'est parmi les chrétiens et dans l'Eglise. Ceci sera une redécouverte post-conciliaire. L'importance de cette vision pour le fondement théologique du dialogue interreligieux ne peut échapper à l'attention : il en constitue un troisième élément de base.

Un mystère d'unité

La présence et l'action universelle de l'Esprit de Dieu parmi les « autres » et dans leurs traditions religieuses représentent la contribution la plus importante de Jean Paul II au fondement théologique du dialogue interreligieux. Il n'est pas nécessaire de citer longuement les textes, même les plus importants, il suffit d'en mentionner les idées principales. Le pape affirme que la « ferme croyan-

ce » des adeptes des autres religions est « elle aussi un effet de l'Esprit de vérité à l'œuvre au-delà des limites visibles du Corps mystique » (*Redemptor hominis* n° 6). Dans l'important discours prononcé devant les membres de la Curie romaine, le 22 décembre 1986, le pape a voulu justifier théologiquement la Journée mondiale de prière pour la paix, tenue à Assise deux mois auparavant. Revenant alors sur le fondement théologique du dialogue tel qu'il avait été exposé au Concile, il y voyait un « mystère d'unité » qui rassemble tous les êtres humains, quelles que soient les différences présentes dans les circonstances de leurs vies : « Les différences sont un élément moins important par rapport à l'unité qui, au contraire, est radicale, fondamentale et déterminante » (n° 3).¹ Et il insistait : à la lumière de ce double « mystère d'unité », « les différences de tout genre, et en premier lieu les différences religieuses, dans la mesure où elles sont réductrices du dessein de Dieu, se révèlent en effet comme appartenant à un autre ordre [...]. [Elles] doivent être dépassées dans le progrès vers la réalisation du grandiose dessein d'unité qui préside à la création » (n° 5). Malgré ces différences, perçues parfois comme des divisions insurmontables, tous les hommes « sont inclus dans le grand et unique dessein de Dieu, en Jésus-Christ » (*ibid.*). « L'unité universelle fondée sur l'événement de la création et de la rédemption ne peut pas ne pas laisser une trace dans la vie réelle des hommes, même de ceux qui appartiennent à des religions différentes » (n° 7). Ces « semences du Verbe »

répandues parmi les autres constituent le fondement concret du dialogue interreligieux encouragé par le Concile.

La présence de l'Esprit

A ce « mystère d'unité », fondement du dialogue, le pape ajoutait toutefois un troisième élément, c'est-à-dire la présence agissante de l'Esprit de Dieu dans la vie religieuse des « autres », spécialement dans leur prière : « Nous pouvons en effet retenir que toute prière authentique est suscitée par l'Esprit saint qui est mystérieusement présent dans le cœur de tout homme » (n° 11).

Il faudrait citer longuement le texte de l'encyclique *Dominum et vivificantem* (1986) sur l'Esprit saint, dans laquelle le pape élargit son discours par un développement théologique d'un souffle puissant sur la présence universelle de l'Esprit tout au long de l'histoire du salut, depuis l'origine et, après l'événement Jésus-Christ, bien au-delà des limites de l'Eglise. Il suffit d'évoquer encore l'encyclique *Redemptoris missio* (1990) où il est dit explicitement que la présence de l'Esprit s'étend non seulement à la vie religieuse des individus, mais touche également les traditions religieuses auxquelles ils appartiennent : « La présence et l'activité de l'Esprit ne concernent pas seulement les individus, mais la société et l'histoire, les peuples, les cultures, les religions » (n° 28).

De son côté, le document *Dialogue et annonce* (1991), dans le sillage de Jean Paul II, rappelle le « mystère d'unité », triple fondement théologique du dialogue interreligieux, basé sur l'origine commune et l'unique destinée du genre humain en Dieu, sur le salut universel en Jésus-Christ, et sur la présence active de l'Esprit dans tous les hommes (n° 28).

1 • Cf. Commission Pontificale Justice et Paix, Assise. Journée mondiale de prière pour la paix (27 octobre 1986), pp. 25-26.

La raison fondamentale de l'engagement de l'Eglise dans le dialogue « n'est pas simplement de nature anthropologique ; elle est aussi théologique » (n° 38). L'Eglise doit entrer en un dialogue de salut avec tous les hommes, de la même façon que Dieu est entré en un dialogue plurimillénaire de salut avec le genre humain, un dialogue qui est toujours en cours. « Dans ce dialogue de salut, les chrétiens et les autres sont tous appelés à collaborer avec l'Esprit du Seigneur ressuscité, Esprit qui est universellement présent et agissant » (n° 40).

Le Règne de Dieu

Dans la recherche du fondement théologique du dialogue interreligieux, il faut également souligner l'universalité du Règne de Dieu, dont les adeptes des autres traditions religieuses sont membres et auquel ils participent avec les chrétiens. Ce quatrième élément fondamental n'est pas mentionné comme tel de manière explicite dans les documents rappelés ci-dessus. On en trouve cependant une allusion dans le document *Dialogue et annonce*, là où il affirme : « Il découle, de ce mystère d'unité, que tous ceux et toutes celles qui sont sauvés participent, bien que différemment, au même mystère de salut en Jésus-Christ par son Esprit. Les chrétiens en sont bien conscients, grâce à leur foi, tandis que les autres demeurent inconscients du fait que Jésus-Christ est la source de leur salut. Le mystère de salut les atteint, néanmoins, par des voies connues de Dieu, grâce à l'action invisible de l'Esprit du Christ » (n° 29).

Le Règne de Dieu, universellement présent et partagé, constitue le quatrième élément du fondement théologique du dialogue interreligieux. Tous les hommes ont accès au Règne de

Dieu dans l'histoire, à travers l'obéissance au Dieu du Règne par la foi et la conversion. La théologie des religions et du dialogue doit montrer la manière dont les « autres » y participent en s'ouvrant à l'action de l'Esprit. Répondant par la pratique sincère de leur tradition religieuse à l'appel que Dieu leur adresse, les croyants des autres religions deviennent en vérité - sans en avoir toutefois formellement conscience - membres actifs du Règne et leurs traditions religieuses contribuent de façon mystérieuse à la construction du Règne de Dieu dans le monde.

Il s'ensuit d'importantes conséquences pour le dialogue interreligieux. Ce dialogue a lieu entre des personnes qui sont déjà liées entre elles dans le Règne de Dieu, inauguré dans l'histoire en Jésus-Christ. En dépit de la différence de leurs appartenances religieuses, elles sont déjà en communion les unes avec les autres dans la réalité du mystère du salut, bien qu'il reste entre elles une distinction au niveau du « sacrement », c'est-à-dire quant à la médiation du mystère.

La communion dans la réalité est toutefois plus essentielle et a plus de poids que les différences au niveau du signe. Cela explique la communion profonde dans l'Esprit que le dialogue interreligieux est en mesure d'établir entre les chrétiens et les autres croyants, s'il est sincère et authentique.² Parce que la réalité du Règne de Dieu est déjà partagée dans l'échange réciproque, le dialogue interreligieux est une forme de copartage et non un processus unidirectionnel : non un monologue, mais un « dialogue ». Il rend explicite la commu-

2 • Cf. **Abhishiktananda** (H. Le Saux), *The Depth-Dimension of Religious Dialogue*, Vidyajyoti 45 (1981), pp 202-221.

nion préexistante dans la réalité du salut, qui est le Règne de Dieu venu pour tous en Jésus.

Rien ne fournit probablement au dialogue interreligieux une base théologique aussi profonde et une motivation aussi vraie que la conviction que, en dépit des différences qui les distinguent, les membres des diverses traditions religieuses marchent ensemble vers la plénitude du Règne, vers la nouvelle humanité voulue par Dieu pour la fin des temps, dont ils sont appelés à être co-créateurs, sous la conduite de Dieu.

Afficher les différences

Les conditions d'un possible dialogue interreligieux ont occupé une place importante dans le débat sur la théologie des religions. Pour que le dialogue soit possible, P.F. Knitter, parmi les théologiens « pluralistes », préconisait le passage du modèle christocentrique au modèle théocentrique, c'est-à-dire de « l'inclusivisme » au « pluralisme ».

Comment - pensait-il - le dialogue pourrait-il être sincère ou simplement honnête, si les chrétiens s'y engagent avec une idée préconçue au sujet de l'unicité « constitutive » de Jésus-Christ, Sauveur universel de l'humanité ? Pour les « pluralistes », une christologie « inclusive » selon laquelle toute l'humanité est sauvée par Dieu dans l'événement Jésus-Christ, ne laisse pas place à un authentique dialogue. Le dialogue ne peut être sincère que s'il a lieu sur pied d'égalité entre les partenaires. L'Eglise et les chrétiens peuvent-ils alors être sincères dans leur volonté déclarée d'entrer en dialogue s'ils ne sont pas disposés à renoncer aux prétentions traditionnelles au sujet de Jésus-Christ, Sauveur « constitutif » de l'humanité ?

La question implique le problème de l'identité religieuse en général et de l'identité chrétienne en particulier, ainsi que l'ouverture aux « autres » exigée par le dialogue. On ne peut, sous prétexte d'honnêteté dans le dialogue, mettre, même temporairement, sa propre foi entre parenthèses, avec l'espoir - comme on l'a suggéré - de redécouvrir éventuellement le bien-fondé de cette foi grâce au dialogue lui-même. Au contraire, l'honnêteté et la sincérité du dialogue exigent que les partenaires y entrent et s'y engagent dans l'intégrité de leur foi. Tout doute méthodique, toute restriction mentale sont ici hors de propos. En fût-il autrement, on ne pourrait plus parler de dialogue interreligieux ou entre les diverses fois. A la base de toute vie religieuse authentique, il y a une foi, qui lui confère son caractère spécifique et son identité propre, et qui n'est pas plus négociable dans le dialogue interreligieux qu'elle ne l'est dans la vie personnelle. C'est un don de Dieu, dont on ne peut disposer à la légère.

De même que la sincérité dans le dialogue n'autorise aucune mise entre parenthèses de la foi, même pas provisoire, son intégrité interdit tout compromis et toute réduction. Le dialogue authentique n'admet ni le syncrétisme, qui tente de surmonter les oppositions et les contradictions entre les différentes fois par quelque réduction de leur contenu, ni l'éclectisme, qui choisit des éléments épars pour les combiner en un amalgame informe et incohérent. Occulter les différences et les contradictions éventuelles équivaldrait à tricher et aboutirait à priver le dialogue de son objet. Le dialogue cherche la compréhension des différences, dans l'estime sincère des convictions autres que les convictions personnelles.

S'il va de soi, dans la pratique du dialogue interreligieux, que les chrétiens ne

peuvent dissimuler leur foi en Jésus-Christ, ils reconnaîtront à leurs partenaires le droit et le devoir imprescriptibles de s'engager dans le dialogue en maintenant leurs convictions personnelles - et même les revendications d'universalité qui peuvent faire partie de leur foi. C'est dans cette fidélité aux convictions personnelles non négociables, acceptées honnêtement de part et d'autre, que le dialogue interreligieux a lieu.

De même qu'un dialogue sérieux interdit d'atténuer le ton des convictions profondes qui caractérisent les deux partenaires, son ouverture exige de ne pas absolutiser, par ignorance ou par intransigeance, ce qui n'est pas absolu. L'engagement dans la foi personnelle et l'ouverture à l'« autre » doivent donc se combiner. Une christologie « constitutive » qui professe le salut universel dans l'événement Jésus-Christ semble rendre possible l'un et l'autre.

Si le dialogue présuppose l'intégrité de la foi personnelle, il requiert également l'ouverture à la foi de l'autre dans ce qu'elle a de différent. Chaque partenaire du dialogue doit entrer dans l'expérience de l'autre en s'efforçant de la comprendre de l'intérieur. Pour cela, il doit s'élever au-dessus des concepts qui expriment imparfaitement cette expérience, pour rejoindre dans la mesure du possible l'expérience elle-même. C'est cet effort de « com-préhension » et de « sym-pathie » que R. Panikkar appelle le dialogue « intrareligieux », condition indispensable du vrai dialogue interreligieux.³

La double appartenance

A partir de ces prémisses, nous devons nous demander s'il est possible, et jusqu'à quel point, de partager deux fois

religieuses différentes, en faisant sienne chacune d'elles et en les vivant toutes deux en sa propre vie religieuse. Globalement, cela semble impossible. Même en faisant abstraction du conflit intérieur qui pourrait surgir dans la personne, chaque foi religieuse constitue un tout indivisible et requiert un engagement total. Être chrétien ne signifie pas seulement trouver en Jésus des valeurs à promouvoir ou même un sens à sa propre vie : c'est se livrer et se consacrer tout entier à sa personne, trouver en lui son chemin vers Dieu.

Cela veut-il dire qu'on ne peut être hindou-chrétien, bouddhiste-chrétien ou quoi que ce soit de semblable ? C'est le problème de la « double appartenance » religieuse. Affirmer à priori qu'une double appartenance est totalement impossible contredit l'expérience ; les cas ne sont ni rares ni inconnus.

C'est ici qu'il y a lieu de rappeler que la théologie des religions ne peut se contenter de déductions a priori à partir de principes doctrinaux traditionnels, mais qu'elle doit, au contraire, suivre une méthode inductive, partir de la réalité vécue pour en chercher ensuite le sens à la lumière du donné révélé. Or on ne peut nier qu'un nombre non négligeable de personnes, dont la sincérité et la loyauté sont au-dessus de tout soupçon, ont fait et font actuellement l'expérience qui consiste à combiner, dans leur vie de foi et leur pratique religieuse, la foi chrétienne et un engagement total envers la personne de Jésus avec des éléments issus d'une autre expérience de foi et d'un autre engagement religieux. Les deux éléments peuvent se combiner dans l'expérience personnelle à des degrés différents et de diverses manières.

3 • R. Panikkar, *Le dialogue intrareligieux*, Aubier, Paris 1985.

Il est certain que des éléments des autres fois sont en harmonie avec la foi chrétienne et peuvent y être intégrés comme un enrichissement, mais il peut aussi y avoir d'autres éléments incompatibles avec la foi chrétienne et donc inassimilables.

Quoi qu'il en soit, et avec les précautions indiquées, il est certain que, pour être vrai, le dialogue interreligieux exige des deux partenaires un effort positif pour entrer, dans la mesure du possible, dans l'expérience religieuse et dans la vision globale l'un de l'autre. Il s'agit de la rencontre, à l'intérieur d'une même personne, de deux façons d'être, de voir et de penser. Ce dialogue « intra-religieux » constitue une préparation indispensable pour l'échange entre les personnes engagées dans le dialogue interreligieux.

Les fruits du dialogue

Le même Dieu est présent et agissant des deux côtés du dialogue. Les partenaires chrétiens ne se limiteront donc pas à donner ; ils recevront aussi quelque chose. La plénitude de la révélation en Jésus-Christ ne les dispense pas d'écouter et de recevoir. Ils ne détiennent pas le monopole de la vérité divine mais ils doivent plutôt se laisser posséder par elle. Quant à leurs interlocuteurs, même sans avoir entendu la révélation de Dieu en Jésus-Christ, ils peuvent être plus profondément soumis à cette Vérité qu'ils cherchent encore, mais dont les rayons irradient leurs traditions religieuses (cf. *Nostra aetate*, n° 2). On peut dire en toute certitude que, par le dialogue, les uns et les autres « marchent ensemble à la recherche de la vérité » (*Dialogue et mission*, n° 13).

Les chrétiens en tireront un double avantage. D'un côté, ils enrichiront leur

propre foi. Grâce à l'expérience et au témoignage des autres, ils pourront découvrir plus profondément certains aspects, certaines dimensions du mystère divin qu'ils avaient moins bien perçus et qui ont été moins clairement transmis par la tradition chrétienne. En même temps, ils purifieront leur foi. Le choc de la rencontre soulèvera des questions, les forcera à réviser certaines présomptions gratuites, à détruire des préjugés profondément enracinés ou à renverser des conceptions ou des perspectives excessivement restreintes, exclusives et négatives, à l'égard des autres traditions.

Les fruits et les défis du dialogue vont donc de pair. Toutefois, au-dessus et au-delà de ces bénéfices certains, il faut dire que la rencontre et l'échange ont une valeur en eux-mêmes. Si dès le départ le dialogue suppose une ouverture à l'autre et à Dieu, il n'est pas un simple moyen en vue d'une fin ultérieure, la conversion du partenaire. Il tend plutôt à une conversion plus profonde de l'un et l'autre à Dieu. Le même Dieu parle au cœur des deux partenaires, le même Esprit est à l'œuvre en tous. C'est le même Dieu qui interpelle les partenaires à travers leurs témoignages réciproques. Ils deviennent ainsi, l'un pour l'autre, un signe qui conduit à Dieu.

La fin propre du dialogue interreligieux est, en dernière analyse, la conversion commune des chrétiens et des membres des autres traditions religieuses au même Dieu, le Dieu de Jésus-Christ, qui les interpelle les uns par les autres. Cet appel réciproque est sans aucun doute une évangélisation mutuelle. Il construit, entre les membres de diverses traditions religieuses, la communion universelle qui marque l'avènement du Règne de Dieu.

J. D.

Islam, clefs de lecture

●●● **Thierry Schelling s.j.**, Rome

Bien des préjugés et méconnaissances contrarient le dialogue musulmans-chrétiens. Un rappel de quelques réalités de l'Islam est proposé, de même que des divergences fondamentales qui séparent christianisme et Islam, malgré un tronc commun. Car rechercher le dialogue ne signifie pas gommer les différences, mais commencer par les entendre et les accepter.

Il ne se passe pas un jour sans qu'un encart, un article de fond ou une lettre de lecteurs ne mentionne dans nos médias l'Islam ou les musulmans, de manière généraliste, incomplète, voire erronée et bien souvent « à l'emporte-pièce ». Et petit à petit, on se contente de clichés, de simplifications ou même de qu'en-dira-t-on, rarement libres de tout préjugé d'ailleurs, et/ou simplement grugés d'ignorance, qui finissent souvent par s'ériger en truismes... malheureusement faussés !

« Encapsuler » des siècles d'histoire dans des stéréotypes ou rapetisser aux dimensions d'à-peu-près des cultures et des peuples aussi complexes et différents que le sont les Mauritaniens des Indonésiens, *uniquement parce qu'ils sont musulmans*, est pour le moins périlleux. Certes, l'imbroglie des situations politico-économiques de notre monde nous rend la tâche difficile et pourrait a priori « expliquer » probablement bon nombre de raccourcis médiocres en la matière.

Quelques réalités

Voici, de façon non exhaustive bien entendu, quelques réalités à tenir dans un coin de notre intellect lorsqu'il est question de l'Islam et des musulmans. Pour tenter de mettre en perspective un tant soit peu plus réalistement ce

qu'on peut en lire quotidiennement - et peut-être pouvoir mieux en discuter !

Si le monde musulman compte quelque 1 194 000 000 adhérents, soit environ 20 % de la population mondiale, la réalité est que le nombre de pratiquants est évidemment en deçà de ce pourcentage. Il y a des millions de musulmans et de musulmanes qui n'effectuent pas les cinq prières obligatoires, qui ne lisent ni ne comprennent le Coran, qui ne s'intéressent pas de près ou de loin à leur religion, qui boivent une bière ou apprécient le saucisson, et cela pour de multiples raisons liées à des choix personnels nuançant la rigueur culturelle. A cet égard, les musulmans de Genève sont estimés à 20 000 et cependant « réduits » à quelques 2 000 à la prière du vendredi,¹ soit quelques 10 %, qui font d'ailleurs écho aux 10 % de la pratique estimée des chrétiens en Suisse romande.²

Toute religion est aussi un phénomène culturel et agit comme la matrice de la formation identitaire de ses membres, sans pour autant en faire de féaux adhérents. Le phénomène dit de sécularisation influe sur les fidèles de toutes les religions à expansion transcontinentale et les met au défi quant à l'exercice de leur liberté d'expression religieuse.

- 1 • Cf. <http://www.civitas.ch/index.php?sec321>.
- 2 • Cf. **C. Ducarroz**, « Non-pratiquants : comprendre », in *Le Nouvel Echo*, 29 mars 2001.

Ensuite, tous les Arabes ne sont pas musulmans et tous les musulmans ne sont pas arabes ! Ne l'oublions jamais : le Proche-Orient a aussi été le berceau du christianisme - dès les Actes 2,11, les merveilles de Dieu ont été proclamées en arabe ! - et de ses expressions orientales en particulier.

Deux points communs au moins rassemblent inexorablement tous les chrétiens orientaux : ils témoignent de leur foi au sein de l'islamité³ de leurs pays ; et hormis le perse en Iran, l'hébreu en Israël et quelques bourgades araméennes, partout ailleurs, la langue vernaculaire est l'arabe, dialectal (égyptien, irakien, palestinien..) dans la rue, classique (ou *fossha*) dans les institutions et la liturgie.⁴ Arabophones *mais non-arabes*, les Assyriens et les Coptes font partie des Eglises orthodoxes orientales (anciennement dites monophysites). Puis, arabophones et arabes, quelques quatorze millions de chrétiens retracent leur histoire dès les temps de l'Eglise primitive, soit il y a près de deux mille ans. Une minorité d'entre eux sont membres des Eglises issues de la Réforme protestante et anglicane et sont des convertis d'autres Eglises orientales ou de l'Islam. La majorité de ces chrétiens arabes se regroupent dans les Eglises orthodoxes byzantines, comme les patriarchats d'Alexandrie, d'Antioche et de Jérusalem,⁵ ou appartiennent à l'Eglise

catholique, soit dans ses Eglises orientales - telles les patriarchats chaldéen, copte, syriaque, melkite et maronite -, soit dans le patriarcat de Jérusalem de rite romain, comprenant la Palestine, Israël, la Jordanie et Chypre. On compte aussi des juridictions latines (archidiocèse ou vicariat) en Syrie, au Liban, en Irak, en Iran, au Kuwait, ainsi qu'un vicariat apostolique pour la péninsule arabique qui comprend Bahreïn, Qatar, les Emirats arabes unis, Oman, le Yémen et l'Arabie Saoudite et dont l'auxiliaire est un capucin suisse récemment consacré, Paul Hinder.

Complexité

Tout comme pour les chrétiens, tous les musulmans de ces régions ne sont pas des Arabes : en effet, outre les chiites iraniens qui sont Perses, on connaît les Circassiens et les Druzes, qui sont arabophones.

Plus largement, notons que si quelques 22 % des musulmans de la planète sont des Arabes, 78 %... ne sont ni Arabes ni arabophones ! De fait, c'est l'Asie au-delà du Sistan⁶ qui compte le plus grand nombre de musulmans (plus de 800 millions) : l'Indonésie, le Pakistan, l'Inde, le Bangladesh en decrescendo... et nous sommes toujours hors du Proche-Orient, culturellement, linguistiquement et médiatique-ment ! Et que connaissons-nous des 200 millions de musulmans indonésiens, les premiers en nombre ? Une « appellation (mal) contrôlée » est donc de dire « l'Islam » ou « les musulmans » ... tout simplement, puis d'enfiler les affirmations !

Certes, sur la base d'une profession de foi unique - « Il n'est de dieu que Dieu et Mohammed est l'Envoyé de Dieu » - et d'un livre unique - le Coran - l'Islam,

3 • J'emprunte l'expression « islamité » à Mgr G. Khodr, dans « Les chrétiens d'Orient dans un contexte pluraliste », in **A. de Pury** et **J.-D. Macchi** (ed.), *Juifs, chrétiens, musulmans. Que pensent les uns des autres ?* Labor et Fides, Genève 2004, pp. 63-73.

4 • En plus des langues liturgiques encore en vigueur telles que le copte, le syriaque et le grec.

5 • Est exclu de cette liste le patriarcat de Constantinople, pourtant premier parmi ses pairs, car loti en Turquie, non arabe.

6 • Chaîne montagneuse séparant l'Iran de l'Afghanistan.

pris globalement cependant, se compose de deux grandes mouvances, la sunnite et la chiïte, respire juridiquement par le biais de quatre grandes écoles, hanafisme, malikisme, chafisme et hanbalisme, se ramifie entre khajérites, ibadhis, ismailistes, duodécimains, zaydistes, imâmistes, wahhabites... Et quid des soufis ? Et que dire des gouvernements des pays musulmans aussi divers que des monarchies, absolue (Arabie Saoudite) ou constitutionnelle (Malaisie), des sultanats (Brunei, Oman..), des républiques, islamique (Iran) ou socialiste (Libye), ou des fédérations (Emirats arabes unis) ? On aura compris la complexité du panorama musulman.

Peut-on automatiquement interchanger le Tadjikistan, la Malaisie et le Sénégal *juste parce qu'ils sont majoritairement musulmans*, ou bien le Mauritanien, pasteur de brebis près de Nouakchott, et le sage directeur philippin d'un centre coranique de la province de Mindanao, *simplement parce qu'ils sont tous deux fidèles musulmans* ?

Ainsi, que veut-on dire lorsqu'on lit que « les musulmans pensent que.. », « l'Islam professe que.. », etc. ? De quel pays, quelle tradition, quelle population parle-t-on ? A quelle école juridique, à quel type de gouvernement se réfère-t-on ?

Incompatibilités

Enfin, pour souligner un certain parallélisme entre juifs, chrétiens et musulmans quant à la source écrite de leurs religions, dans la presse ou dans certains milieux iréniques ou marqués par une expérience interreligieuse, on reprend souvent l'expression coranique des « Gens du Livre ». Or, pour les croyants des trois religions, c'est se leurrer que de mettre Torah, Coran et Evangiles

sur un même rayon de notre étagère. A titre d'exemple, pour le chrétien, n'y a-t-il déjà pas une différence de poids entre Torah et Evangiles ?

Pour le musulman, le Coran est ce que le Christ - et non pas les Evangiles ! - signifie pour le chrétien.⁷ La parole de Dieu « descendue » sur Mohammed, dictée par Gabriel à l'Envoyé (cf. sourate 2,97),⁸ tout comme le Christ Verbe de Dieu est « descendu du ciel et (...) donne la vie au monde » (Jn 6,33).

Pour le croyant, il en découle une même sensibilité et émotivité : pour le musulman vis-à-vis du Coran, et pour le chrétien face au Christ. Simultanément, le croyant pose un acte de foi de même intensité vis-à-vis de la vérité, révélée, pour le musulman, dans le Coran - le refrain coranique est « Le Livre avec la Vérité » (cf. sourates 2,176 et 4,105) - et, pour le chrétien, incontestablement égale au Christ (cf. Jn 14,6).

Le Coran n'est pas seulement un livre. Pour les musulmans croyants, c'est la transcription en langue arabe révélée à Mohammed de la « proto-parole » de Dieu éternellement conservée sur une table céleste bien gardée (cf. sourate 85,21-22) et dont l'essence est identique à la Torah et à l'Evangile (cf. sourate 3, 3-7). Notez : Evangile, au singulier. Car les quatre Evangiles canoniques que les chrétiens utilisent comme Ecriture sont pour le musulman des extrapolations humaines (cf. sourate 2,75-79) du « vrai Evangile » conservé en substance dans le Coran et qui serait proche de l'évangile apocryphe dit de Barnabé.

Il y a incompatibilité du regard porté par le Coran et par les Evangiles cano-

7 • Cf. l'argumentation de **F. Esack**, *Coran, mode d'emploi*, Albin Michel, Paris 2004, pp. 35 ss.

8 • Les références coraniques sont tirées de **D. Masson** (trad.), *Le Coran*, La Pléiade, Paris 1967.

niques sur le Christ. Pour les chrétiens, le Christ n'est pas juste un prophète Juif dans la lignée d'Adam, de Moïse et d'Isaïe, mais Dieu fait homme, mort et ressuscité, Fils auprès du Père et incarné par amour, Sauveur et Rédempteur du genre humain. Or le Coran nie systématiquement chacune des affirmations susmentionnées qui sont au cœur de la foi chrétienne : pas de Dieu incarné car « in-incarnable » (cf. sourate 112,3-4) ; pas de Dieu qui meurt et qui, plus est, ressuscite (cf. sourate 4,157) ; pas de Dieu Père et de Dieu Fils (cf. sourates 4,171 et 5,17) ; pas de Dieu qui rachète l'humanité car les notions de péché entre les deux religions sont antagonistes, etc.

Le Coran a le droit de discourir sur Dieu de manière systématiquement antinomique au Credo chrétien, et ce droit est à respecter. Mais on ne saurait dès lors interchanger des sourates coraniques parlant du « Messie Jésus, fils de Marie » avec des versets des Évangiles canoniques où Jésus-Christ est le Kyrios ou le Dieu-Emmanuel. Ce n'est pas du même Jésus en définitive dont on parle. Le Coran est clair à ce propos : ils sont « stupides » ces chrétiens qui disent : « Le Messie est fils de Dieu » (cf. sourate 9,30).

C'est le rapport au texte sacré qui est en jeu. Pour les chrétiens, leurs Écritures sont « ouvrages de main d'hommes sous l'inspiration de Dieu », approche qui diffère foncièrement de celle de l'Islam face au Coran.

Officiellement, le Coran est inimitable et incontestable car nul autre que Dieu

lui-même en est l'auteur (cf. sourate 10,37). Mais les courants sunnite et chiite divergent quant au traitement du Texte.⁹ A ce propos, qui « légifère » et « décrète » l'authenticité de la foi et des mœurs dans le monde musulman : l'Université Al-Ahzar au Caire, le grand ayatollah Sistani en Iraq ou le Scholarsâ Council de Yogyakarta... ? Sans parler des variantes interprétatives aussi divergentes que peuvent l'être les soufis... des wahhabites !

Collaboration

Il serait vain de chercher à gommer les différends théologiques entre les deux religions par souci de cohabitation ou par zèle pour le dialogue - mais quel dialogue ? S'il n'y a « pas de contrainte en religion » (sourate 2,256) puisque « Dieu choisit et appelle [à l'Islam] qui il veut » (sourate 42,13), le Coran suggère un statu quo : « Moi [Mohammed], je n'adore pas ce que vous adorez ; vous, vous n'adorez pas ce que j'adore. A vous, votre religion ; à moi, ma religion » (sourate 109,4-6) car « si Dieu l'avait voulu, il aurait fait de vous une seule communauté » (sourate 5,48) ; or ce n'est manifestement pas le cas.

Respecter l'autre parce qu'il est vraiment et à 100 % autre, voilà plus que la tolérance ou la recherche d'un plus petit dénominateur commun. Mais voilà plus difficile à vivre aussi.

Le point d'ancrage d'une collaboration non polémique se situe à mon sens à un autre niveau : en paraphrasant le Coran, cherchons à nous « surpasser les uns les autres dans les bonnes actions », car « notre retour à tous se fera vers Dieu » qui « nous éclairera au sujet de nos différends » (cf. sourate 5,48). Reste à définir ensemble le bien...

T. Sch.

9 • Par respect pour cette diversité herméneutique et par modestie due aux limites de cet article, mon laconisme ne souhaite qu'aiguïser la curiosité du lecteur pour s'enquérir à son tour des sources islamiques et en découvrir la richesse pluri-directionnelle.

Un héros tellment ambivalent

●●● **Christophe Büchi**, Lausanne
Journaliste

Pourquoi les Suisses aiment-ils et admirent-ils tant Tell, ce héros légendaire si ambigu. Justement parce que cette ambivalence permet à tout un chacun d'y projeter ses propres conceptions de la patrie. C'est ce que montre Christophe Büchi, à partir d'une lecture de la pièce de Schiller, « Wilhelm Tell », jouée cet été sur la prairie du Grütli.

Cet été, une véritable Tellmania a gagné la Suisse (alémanique - faut-il le préciser ?). Alors que le chef-lieu uranais Altdorf était une nouvelle fois le théâtre des traditionnels *Tellspiele*, non loin de là, dans le bourg schwyzois de Brunnen, on présentait un « Täll » en dialecte. A Schwyz, le Forum d'histoire suisse proposait une exposition consacrée au héros national. Et pendant ce temps-là, le metteur en scène Lukas Leuenberger montait, à l'aide de généreux sponsors, dont le conseiller fédéral Christoph Blocher, une grande opération transnationale : à l'occasion du 200^e anniversaire du *Wilhelm Tell* de Schiller, la pièce était jouée sur la mythique prairie du Grütli par la troupe du Théâtre de Weimar, théâtre où l'œuvre fut créée en 1804, sous la direction d'un certain Johann Wolfgang von Goethe.

Visiblement, Guillaume Tell traverse les siècles sans trébucher, du pas assuré du montagnard ignorant le vertige. Le chasseur intrépide qui refuse de saluer le chapeau du bailli, symbole de la domination habsbourgeoise ; le tireur d'arbalète forcé, pour sauver sa peau, de toucher une pomme placée sur la tête de son fils ; le tyrannicide embusqué qui tue le bailli Gessler, donnant ainsi le signal du soulèvement populaire : cet homme n'a pas fini de faire parler de lui. Les Suisses des quatre coins du pays l'aiment, et pas seulement eux : Tell est presque aussi populaire à l'étranger

que dans son pays. Car notre héros national est en grande partie une création européenne. Le Souabe Friedrich von Schiller l'a fait entrer dans la littérature mondiale et l'Italien Gioacchino Rossini a parachevé son apothéose, grâce à son opéra créé en 1829.

Aujourd'hui encore, Tell fascine les Français, les Américains, les Japonais : de tous les Suisses, Guillaume Tell est sans doute le plus universellement connu et admiré. Ce succès est d'autant plus étonnant que l'authenticité du personnage est contestée par la quasi-totalité des historiens contemporains. Comme l'a dit l'écrivain autrichien Hans Waigel, il n'est pas certain que Tell ait jamais existé. Mais qu'il ait touché la pomme plantée sur la tête de son fils Walti, cela est sûr et certain.

Ce succès intrigue. Comment expliquer la popularité inaltérable du personnage ? Il nous semble que le caractère à la fois pittoresque et héroïque de l'histoire de Tell ne suffit pas à expliquer sa carrière extraordinaire. Cette réussite tient en premier lieu au fait que la figure de Tell est « polysémique » ou, pour le dire plus simplement, qu'elle est ambiguë. Notre héros fait penser à ces portraits holographiques qui montrent des faces différentes selon l'angle d'où on les regarde. Chaque époque, chaque courant de pensée a ainsi pu choyer « son » Tell.

En d'autres termes : Tell n'est pas populaire malgré son ambiguïté, mais à cause d'elle.

Une migration incertaine

L'origine de Tell est incertaine, tout comme son authenticité historique. Selon toute vraisemblance, c'est en Scandinavie qu'il est apparu pour la première fois. Dès le Moyen Age, des récits mettant en scène un tireur rebelle, défiant le pouvoir du seigneur, circulaient au Danemark comme en Norvège. D'ailleurs Schiller, l'homme qui a définitivement campé Tell dans le cœur de la Suisse, n'ignorait pas les rumeurs tenaces concernant l'origine étrangère du héros helvétique. Mais en habile dramaturge, il résout le problème par une pirouette. Un des personnages de sa pièce ne mentionne-t-il pas le vieux mythe selon lequel les ancêtres des Suisses seraient « descendus » du Nord, en des temps immémoriaux ?

Si l'on ne connaît pas exactement l'origine du personnage, on ne sait pas non plus en détails par quels chemins il est arrivé en Suisse. Sans doute des voyageurs - peut-être des pèlerins en route pour Rome - ont-ils apporté les épopées scandinaves en Allemagne, d'où elles ont gagné notre pays. C'est probablement au cours du XV^e siècle que Tell a immigré chez nous.

La naturalisation du personnage semble dater de la deuxième moitié du XV^e siècle. C'est dans le *Livre blanc* de Sarnen, un recueil de traités et de chroniques consacré aux premières années de la Confédération, que Tell apparaît pour la première fois dans son rôle de héros national, figurant parmi les insurgés du Grütli. A la suite du *Livre blanc*, qui date probablement du début des années 1470, le personnage prend forme. Ainsi,

dans la chanson suisse de 1477, Tell est mentionné pour la première fois avec son prénom Wilhelm. Et dans une chronique publiée en 1507, il apparaît pour la première fois avec la fameuse pomme. Or ce n'est pas un hasard si la naturalisation de Tell, qui devient bientôt une « canonisation », date d'une époque qui est aussi celle de saint Nicolas de Flüe. Dans la deuxième moitié du XV^e siècle, la Suisse devient une puissance militaire qui compte sur la scène internationale. Même si cette jeune alliance de communautés rurales et de villes fait officiellement encore partie du Saint Empire germanique, elle commence à prendre conscience de son caractère propre et de sa différence : une identité qu'on pourrait appeler proto-nationale prend forme. Dès lors, la jeune Confédération se cherche une histoire fondatrice et des personnages exemplaires avec lesquels elle puisse s'identifier. C'est dire que les Suisses ont besoin de héros. Malheureusement, le caractère foncièrement collectif de son histoire ne facilite pas la personnalisation. Ce n'est pas un Grand Père Fondateur qui est à l'origine de ce jeune Etat en herbe : une multitude de pères se sont penchés sur son berceau. Aussi Tell, le héros solitaire, cette sorte d'Achille uranais, fait-il bien l'affaire.

Il y a un autre facteur qui pousse les Suisses à se chercher une histoire héroïque. Pour la Confédération, le XV^e siècle n'est pas seulement une période d'expansion rapide, mais également une période de crises et de tensions internes. Le conflit entre villes et campagnes fait rage ; la Suisse primitive, dépositaire de l'identité nationale, voit son hégémonie contestée par des villes comme Berne et Zurich (cela vous évoque quelque chose ?). C'est le moment de rappeler aux autres Suisses à qui l'on doit l'indépendance et la liberté. En exaltant leur histoire héroïque,

les gens des Waldstaetten rappellent à leurs Confédérés que ce sont eux, et eux seulement, qui ont posé les fondations de la Suisse.

Un héros encombrant

Cela dit, notons tout de même que la consécration de Tell n'alla pas sans difficultés. Car l'homme solitaire ne se laissait pas si facilement intégrer au récit des origines de la Confédération. Au XVI^e siècle, le grand humaniste glaronais Aegidius Tschudi, qui le premier étudia l'histoire de la Suisse avec un souci de véracité historique, reconnut certes l'importance de Tell, mais n'en brossa pas un portrait flatteur. Chez Tschudi, les conjurés du Grütli décidèrent de déclencher le soulèvement le jour de l'an 1308. Or Tell, avec sa provocation face au chapeau de Gessler, faillit le faire échouer...

Toutefois, les réserves de Tschudi ne parvinrent pas à freiner la marche triomphale du héros. Par la suite, Tell devint la figure clé d'innombrables épopées, chansons, poèmes, pièces de théâtre, reléguant les autres personnages de l'histoire helvétique, notamment les fameux « trois Suisses » du Grütli, à l'arrière-plan. D'ailleurs, il manquait peu pour une véritable sacralisation du héros. En Suisse centrale, on récitait autrefois une « prière de Tell ». La chapelle de Tell (Tellenkappelle), haut lieu d'excursions et de courses d'école, montre aujourd'hui encore que l'on frôle le culte du saint.

Or, sous l'Ancien Régime déjà, des forces antagonistes se réclamaient du héros. Au XVIII^e siècle, les hommes au pouvoir vénéraient Tell autant que ceux qui se rebellaient contre le pouvoir établi. Samuel Henzi, fomenteur en 1748 d'une rébellion contre le régime de Leurs Excellences de Berne, était l'au-

teur d'une pièce intitulée *Grisler ou l'Ambition punie*, dans laquelle Tell parvient à convertir le despote en régent éclairé. Cette vénération partagée pour Tell n'empêcha pas Leurs Excellences de faire décapiter le valeureux auteur. Il s'avère donc que l'on peut faire de Tell une lecture « de droite » et une lecture « de gauche ». Aux yeux de la droite, Tell est le modèle du héros national qui se bat contre « l'étranger ». Pour la gauche, en revanche, Tell est le libérateur du « peuple », contre les pouvoirs constitués. Les uns vénèrent le héros de la liberté de l'Etat, les autres le défenseur de la liberté des gens. D'un côté le héros national, de l'autre le symbole de la lutte sociale.

Après la Révolution française, cette ambiguïté fondamentale éclata au grand jour. Les révolutionnaires voyaient en Tell un des leurs, faisant du chapeau de Tell un symbole des temps nouveaux (il est amusant de noter qu'à l'origine, le chapeau était l'attribut du tyran, pour devenir ensuite l'emblème du rebelle). Cela n'empêcha pas les Suisses de se battre en 1798 contre les envahisseurs français, au nom de Tell.

Les deux faces de Schiller

Lorsque Schiller, sur le conseil de son ami Goethe, écrivit sa pièce, il était probablement conscient de ces ambiguïtés. Se basant en partie sur Tschudi et sur le grand historien suisse Johannes von Müller, tout en prenant ses libertés, l'auteur allemand dissocie l'histoire de Tell de celle du Grütli. Sa pièce met en scène une sorte d'action parallèle : d'un côté, l'action collective des Waldstaetten qui culmine dans le serment du Grütli, de l'autre, l'histoire de Tell qui refuse d'abord de rejoindre l'insurrection.

Le Tell de Schiller est un homme solitaire, un brin autiste et macho, un rouleur de mécanique. En allant défier le pouvoir du bailli sur la place d'Altdorf, contre l'avis de son épouse, il prend un risque non seulement pour lui, mais aussi pour son fils Walti, qui, face aux peurs de sa mère, prend résolument le parti de l'homme. *Tell* père, *Tell* fils.

Ce n'est qu'au cours de l'action que Tell, nomade parmi les sédentaires, rejoint l'action collective des Confédérés. Pour Schiller, c'est bien la conjonction de l'action solitaire de Tell et de l'action collective des Suisses qui parvient à vaincre le pouvoir des baillis. Pour que la révolte réussisse, il faut les deux : le collectif et l'individuel, l'intelligence et la volonté, le conseil et l'action - dans la langue de Schiller : le *Rat* (Grütli) et la *Tat* (Tell).

Ni à gauche ni à droite

Une autre question, qui est au centre de l'œuvre, concerne la justification du tyrannicide. Là aussi Schiller choisit une ligne toute en nuances. La mise à mort de Gessler par Tell lui pose visiblement un problème. La question de la violence révolutionnaire est d'autant plus au cœur de la réflexion de Schiller que l'exécution de Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette en 1792 continue de hanter son époque. Or le Tell de Schiller, loin de justifier la violence comme moyen d'action « normal », ne la tolère que comme ultime recours. Pour l'auteur allemand, cet acte ne trouve sa justification que dans la légitimité que lui confère la lutte collective. On peut le dire ainsi : sans le Grütli, Tell ne serait qu'un assassin ; sans Tell, les Suisses réunis au Grütli ne seraient que des beaux parleurs...

Comme le mythe de Tell en général, la pièce de Schiller ne se laisse donc enfermer ni à gauche ni à droite. Il est vrai qu'elle glorifie une rébellion. Pourtant cette rébellion est menée non pas au nom d'un ordre révolutionnaire nouveau, mais au nom d'un ordre ancien, contre le désordre régnant. La pièce de Schiller a ainsi deux faces, une révolutionnaire et une conservatrice. Ce n'est pas pour rien qu'elle a été applaudie par des milieux fort différents. Pour les adeptes de la révolution, le Tell de Schiller s'inscrivait dans la défense de la devise *Liberté, Egalité, Fraternité*. Mais en Allemagne, on y vit surtout la glorification de la résistance du peuple allemand contre l'envahisseur français. Cette ambiguïté profonde devait se révéler encore plus fortement à l'époque du nazisme. En 1938, pour fêter l'Anschluss, Hitler fit monter la pièce à Vienne, voyant en elle l'exaltation de la lutte du peuple allemand contre les grandes puissances. En 1941 toutefois, Bormann fit savoir que le Führer ne désirait plus voir jouer la pièce, se rendant compte de sa charge explosive.

En Suisse aussi, le *Wilhelm Tell* de Schiller a jusque de nos jours des admirateurs à gauche comme à droite. Ainsi, Christoph Blocher et l'UDC interprètent la pièce comme un hymne à la Suisse fière et courageuse, prête à braver les grandes puissances, y compris l'Union européenne. Tell deviendrait ainsi le symbole de l'*Alleingang*, de la marche solitaire. En revanche, la conseillère fédérale Micheline Calmy-Rey voit dans cette même œuvre une exaltation de l'action collective, un manifeste contre la marche solitaire et l'*Alleingang*.

On l'a dit : les Suisses aiment Tell. La question est simplement : lequel ?

Chr. B.

Prêtres, abus sexuels et abus de langage

« Choisir » a récemment publié deux articles, rédigés par deux médecins, touchant le douloureux problème des prêtres abuseurs (cf. « choisir » n° 537, septembre 2004). Le premier, de Régis Marion-Veyron, « Prêtres pédophiles, le célibat en question ? », apporte des éclairages utiles sur la question, notamment à partir de la psychanalyse. Le second, de Marie-Madeleine Zufferey-Sudan, « Prêtres et abus sexuels, les oubliées », est un appel « aux lecteurs et aux autorités ecclésiastiques » qui mérite d'être entendu, mais suggère aussi un certain nombre de remarques. On sent - et on sait - l'engagement de l'auteure pour les femmes, à l'écoute de leurs souffrances. Son intervention en faveur de celles qui ont subi des abus de la part de prêtres - il s'agit d'attouchements - s'inscrit donc dans un combat qu'on se plaît à relever et à soutenir.

Mme Zufferey-Sudan fonde notamment son appel sur une « petite enquête » (une quinzaine de cas) menée dans son cabinet. Elle est consciente des limites de sa démarche. Quinze confidences ne constituent pas une base statistique suffisante pour en tirer des conclusions de portée générale. La suite de l'article donne l'impression, cependant, que l'auteure glisse du particulier au général. Voici quelques exemples. « ... l'examen des cas montre souvent [je souligne] un instinct sûr du prêtre à discerner une victime fragile et muette. » Cette affirmation est illustrée par une confidence. Quelle est la portée et la signification de ce « souvent » ? Qu'est-ce que le lecteur comprendra réellement ? Plus loin, Mme Zufferey-Sudan évoque le silence des victimes. « Je l'ai retrouvé dans toutes mes observations. En général [je souligne], le prêtre abuseur nie les faits... » En plus de la remarque qui vient d'être faite, on se demande ici comment l'auteure peut savoir, à partir de sa « petite enquête », que les prêtres concernés ont nié des faits que les victimes, emmurées dans leur silence, n'ont pas dénoncés.

D'autres opinions ou hypothèses formulées dans cet article me semblent également discutables. Ainsi, est-il avéré « beaucoup plus difficile à révéler que celui de l'inceste » ? J'en doute fort. Les vagues de dénonciations aux Etats-Unis prouveraient plutôt le contraire. En tant que prêtre, je reçois aussi des confidences douloureuses. A plusieurs reprises, des femmes m'ont parlé « souvent les larmes dans les yeux » d'abus graves (viols) subis dans le cadre familial (père, frère, grand-père, oncle) et tous enfouis dans un silence destructeur. Une seule m'a confié un abus commis par un prêtre. Evidemment, je me garde de tirer des conclusions générales de mon expérience limitée ; Mme Zufferey-Sudan serait bien inspirée de faire de même. La littérature et de nombreux témoignages soulignent abondamment la difficulté extrême de révéler un inceste.

Notre auteure émet aussi l'hypothèse « qu'il existe probablement un grand nombre de victimes » féminines (et jeunes) de prêtres abuseurs. Que signifie réellement cette notion de « grand nombre » ? On n'en sait rien, mais l'expression se prête à toutes les interprétations, où l'imagination et les fantasmes jouent un rôle : 5 %, par exemple, peut être considéré sans hésitation comme un (trop) grand nombre, mais on peut en dire autant a fortiori de 10, 20 ou 30 % ! Quelle proportion imaginera le lecteur ?

Plus grave, l'hypothèse que fait Mme Zufferey-Sudan ne repose sur aucune donnée empirique, mais sur un raisonnement étonnant : les prêtres abuseurs, dont elle a entendu parler, semblent ne pas avoir choisi leur victime au préalable, donc, insinue Mme Zufferey-Sudan, toute fillette en contact quelconque avec un prêtre est une victime potentielle - et celles-ci sont « probablement » nombreuses. Corrélativement, les prêtres seraient des abuseurs potentiels « probablement » nombreux. Ce n'est

pas parce qu'on défend une juste cause qu'on peut se permettre des conjectures aussi vagues, aussi peu fondées et, parlant, aussi injustes.

A partir d'un texte chrétien du II^e siècle, la « Didachè », qui prescrit (à tous les chrétiens, pas aux seuls prêtres) : « Tu ne séduiras pas de jeunes garçons », Mme Zufferey-Sudan se demande si pareil interdit ne protégerait que les garçons, autrement dit si l'abus commis sur des fillettes serait toléré. C'est faire un bien mauvais procès. En effet, le texte cité par l'auteure poursuit ainsi : « Tu ne commettras pas de fornication. » Ce mot désigne tout acte sexuel illicite. La faute est d'autant plus grave que la « partenaire » est une femme non consentante et/ou une enfant. Pourquoi la « Didachè » mentionne-t-elle spécialement les garçons ? Sans doute parce que, dans l'Antiquité méditerranéenne, la pédérastie était relativement tolérée, voire valorisée. Il fallait donc la dénoncer particulièrement. Mme Zufferey-Sudan, qui est médecin, connaît le serment d'Hippocrate, très proche de la « Didachè » sur le point qui nous intéresse, probablement pour les mêmes raisons. Le médecin s'engageait, par ce serment, à éviter surtout de séduire « les femmes et les garçons » des maisons où il entre. Les fillettes ne sont pas mentionnées. On n'en conclura pas, je pense, que l'abus exercé sur elles était admis par Hippocrate.

Pour terminer, la question la plus grave qu'on peut poser à l'auteure est la suivante. S'il importe de dénoncer les abus commis par des prêtres, d'encourager les victimes à parler et les autorités ecclésiastiques à prendre des mesures courageuses - ce que Mme Zufferey-Sudan fait très bien -, ne doit-on pas aussi éviter de donner l'impression, par de simples hypothèses, que les prêtres sont plus abuseurs d'enfants que d'autres professionnels ou que la population en général ? En ne parlant que des prêtres, sans donner aucun point de comparaison, sans mise en perspective, le risque est grand d'insinuer cela. Et

quand les hypothèses reposent sur des bases aussi fragiles que dans l'article en cause, elles offensent injustement l'honneur et la réputation de l'ensemble des prêtres catholiques : coupables et innocents confondus, tous sont soupçonnés.

Des raisonnements de ce genre sont hélas dans l'air du temps. Une instance aussi autorisée que le Tribunal fédéral (TF) n'a pas évité pareil égarement. Dans un arrêt concernant quelques raéliens, le TF a formulé un attendu proprement incroyable, accréditant une accusation raélienne - à savoir que la proportion des abuseurs serait plus grande parmi les prêtres que dans la population en général - au moyen d'une argumentation digne d'une mauvaise dissertation de collégien. Donc, Mme Zufferey-Sudan est en « bonne » compagnie. Cela n'a rien de consolant.

Michel Salamolard
Sierre

Le jeu du vrai et du faux

●●● **Guy-Th. Bedouelle o.p.**, Fribourg

La fiction se nourrit de la réalité, transposée, dissimulée, malgré la précaution, surtout juridique, selon laquelle la coïncidence avec des événements réels ne serait que le fruit du hasard. Mais « le cinéma du réel », le documentaire, doit, pour être communicable, se donner un cadre, nécessairement artificiel, qui entraîne une dramatisation. Ce jeu complexe du réel et de la fiction est perceptible dans deux films récents.

10^e chambre, instants d'audience de Raymond Depardon

Raymond Depardon est connu pour ses photographies de presse comme pour ses documentaires, dont le premier fut réalisé en 1974 pour la campagne électorale du candidat Giscard d'Estaing, qui le co-produisit mais ne fut pas convaincu de l'image de lui qui s'en dégageait... Vinrent alors, entre autres,

Reporters (1981) sur la vie des journalistes de l'agence Gamma ; *Faits divers* (1983), filmé dans un commissariat de police à Paris ; *Urgences* (1987) à l'Hôtel-Dieu ; *Paris* (1998) à la gare Saint-Lazare. A chaque fois, l'humanité était regardée dans des situations de conflits, de hâte et de détresse. Dans *Délits flagrants* (1994), Depardon avait obtenu de filmer dans le bureau du substitut du procureur au Palais de justice de Paris. Il a renouvelé l'expérience avec *10^e chambre, instants d'audience*, après avoir obtenu les nécessaires permissions sous les conditions d'anonymat et d'autorisation des accusés, que n'ont évidemment pas donnée les plus gros délinquants, proxénètes ou trafiquants. On en est réduit à douze cas, souvent cocasses, la plupart du temps pathétiques.

Le juge, Michèle Bernard-Requin, conseillère à la Cour d'appel de Paris, a eu le courage de se prêter, par civisme semble-t-il, à cette présence de la caméra pendant les audiences. Elle donne une belle idée des efforts que doit se tracer l'esprit de justice à travers les plaintes de la victime à protéger, les affirmations ou les dénégations d'un accusé qu'il faut comprendre (souvent au sens premier du terme parce que son élocution ou sa syntaxe est défaillante), et les textes de la loi qu'il faut appliquer.

Pourquoi Depardon se penche-t-il ainsi sur ces lieux où est rendue la justice des hommes ? « Parce qu'il n'y a pas beaucoup d'endroits où on voit passer

« 10^e chambre ».



la douleur », a-t-il expliqué. En cela, nulle attitude de voyeur, mais plutôt d'honnêteté pour montrer au public comment la justice est réellement rendue en son nom.

C'est alors que se pose la question du recadrage de ce qui est ainsi filmé : « La caméra joue le rôle d'une loupe. Elle reconcentre et re-dramatise ce qui, dans la réalité, est flou et dilué. » Il n'y a évidemment là rien d'anormal dans la mesure où tout récit écrit, parlé, filmé porte la marque, le style, le choix de celui qui l'exprime, ne fut-ce qu'en l'abrégeant. Ainsi, dans *10^e chambre*, les avocats sont, du fait du montage ou du choix des plaidoiries, caricaturés. Le réel est recadré, mis à disposition.

Pourtant, au travers de ces inévitables approximations, de par la qualité du regard, mélange de compassion et de respect pour ceux qui sont à la barre, le film sonne juste. Rigueur, honnêteté, empathie sont ici requis et plus exigeants que dans la pure fiction pour faire accéder ces documents à la vérité de l'œuvre d'art.

Après d'admirables courts métrages, Dominique de Rivaz, cinéaste fribourgeoise qui vit à Berlin, a réalisé son premier film, sorte de « fiction historique ». *Mon nom est Bach* raconte la semaine de mai 1747 que passa le grand Jean-Sébastien à la Cour de Frédéric II de Prusse, à Potsdam. Le roi, lui-même flûtiste distingué, propose au maître, donc impose, un thème de cinq notes, sur lequel Bach improvise. De retour à Leipzig, il compose sur ce « thème du Roi » une *Offrande musicale* en plusieurs morceaux. Sa dédicace à Frédéric a été étudiée par le musicologue vaudois Jean-Luc Bourgeois, dont l'analyse est à la base de ce film qui a obtenu cette année le Prix du cinéma suisse de Soleure.

A partir de cet épisode connu, Domini-

que de Rivaz a bâti un film baroque, qui invente beaucoup, avec un déploiement dramatique reflété par le jeu des acteurs, mais selon une construction rigoureuse, à l'instar de la musique de l'époque. Le thème est celui de la paternité, qui se déploie en deux lieux : dans le clan des Bach et à la Cour.

Venu de Leipzig, le vieux maître, presque aveugle, est accompagné de son fils Friedemann pour visiter son autre fils, lui aussi de son premier mariage, Philippe-Emmanuel, claveciniste à la Cour de Prusse, dont la femme vient d'accoucher. De Friedemann, le film fait une sorte de génie romantique, audacieux en musique et en amour puisqu'il séduit la princesse Amélie, sœur de Frédéric. Jean-Sébastien semble exercer la paternité du génie, dans la surabondance affective, la fierté dynastique et la joie de la création.

A la Cour, c'est autre chose. Frédéric est ici un homosexuel qui a souffert de la tyrannie et de la brutalité de son père Frédéric-Guillaume, avec un retour obsédant sur l'exécution pour trahison en 1732 de son ami et complice, Jean-Hermann von Katte, à laquelle le prince héritier fut forcé d'assister. De cette paternité refusée, Frédéric est malade et en reproduit à son tour le despotisme. L'arrivée de Bach éveille en lui l'idée d'une paternité assumée et généreuse. La fiction, ou l'art, en l'occurrence la musique, pressent peut-être une réalité plus profonde, plus vraie, que ne le livrent les faits bruts.

G.-Th. B.

Mon nom est Bach de Dominique de Rivaz

Brutalité, démesure et poésie

●●● Valérie Bory, *Lausanne*
Journaliste

Femmes gare aux femmes, d'après Thomas Middleton, mise en scène Dan Jemmett

du 8 au 23 octobre
à Paris Théâtre de la Ville,
le 30 octobre à Monthey
Théâtre du Crochetan,
les 25-26 novembre
à Thonon Maison
des Arts,
les 22-24 février 2005
à Genève
Forum Meyrin

*Livia (Josiane Stoleru)
et Isabella
(Julie-Anne Roth).*

Sur scène une vieille voiture américaine des années 50, un rideau rouge de tréteaux ambulants, Dan Jemmett a transposé l'univers élisabéthain en milieu forain, un autre « ailleurs ». Création conjointe du Théâtre de Vidy et du Théâtre de la Ville à Paris, cette pièce de Thomas Middleton, de 15 ans le cadet de Shakespeare, fils d'un riche maître maçon londonien, s'inscrit sur fond de débauche nobiliaire. Middleton, auteur de nombreuses pièces de théâtre à la force tragique et poétique, oppose ici innocence et machiavélisme dans la Florence des Médicis.

D'emblée, les personnages, incarnés par des comédiens aguerris au théâtre et au cinéma, nous entraînent dans un monde de luxure et de coups tordus, avec un

appétit sans failles. Ce sont presque tous des gredins, qui ont la gueule de l'emploi. Reste quelques purs, mais tous finiront morts ou barbouillés de sang à la fin. Le théâtre élisabéthain a parfois un côté grand guignol, qui fait le bonheur de metteurs en scène comme le Londonien Dan Jemmett, familier de cette époque. Bianca est enlevée par Léantio, qui l'emmène dans sa maison. La belle, naïve et innocente, apparaît, sortant d'une grosse malle de cirque. Mais Bianca, littéralement livrée au duc de Florence par une femme de la Cour, Livia, deviendra la maîtresse du duc, un noceur vêtu en mandarin chinois. Qu'importe, Léantio veut toujours sa Bianca, compromise avec le duc et devenue entre-temps une demi-garce. Middleton mêle le sordide au philosophique, ce qui fait la force de ce théâtre. Ainsi se lamente Léantio, trompé : « Je ne pourrais plus l'aimer sans aimer sa faute. »

Livia est le personnage pivot des intrigues qui tissent les fils de la pièce. Cette noble florentine et entremetteuse sans vergogne, vêtue comme une tireuse de carte (extraordinaire Josiane Stoleru) joue sur tous les tableaux. Egalement tante d'une jolie nièce, Isabella, promise à un homme contre son gré, elle fomente « la ruine de sa virginité ». A la faveur d'un mensonge au sujet de sa naissance, elle pousse Isa-



bella dans les bras de son oncle, qu'elle n'osait aimer en raison de la coloration incestueuse de cet amour.

A travers cette sombre histoire de famille, Middleton, dont les figures féminines sont souvent pleines de caractère, critique les mariages forcés, dans cette époque moins codifiée que le milieu et la fin du XVII^e siècle. Mais il montre aussi des femmes prêtes à tout pour arriver à leurs fins. (« Ah ! pourquoi les femmes tendent-elles aux femmes ces embuscades mortelles ? »)

La dernière scène (à la faveur d'une pièce dans la pièce, convention souvent utilisée dans la scène élisabéthaine) se solde par l'extermination de chacun des personnages par le poison ou la dague. Le gentil (Hippolito) mourra aussi, en se barbouillant le visage de son sang. Mais là, le spectateur, embarqué avec saisissement, demande grâce.

Sous le côté « gore », la fin s'avance, morale et symbolique : « Péché tu n'es que ruines. Là où règne la luxure, le Prince ne peut régner longtemps. »

La langue pétrie de Ramuz

Quant à Ramuz, le poète d'ici, il est porté par la voix d'une comédienne amoureuse des mots, pour une tournée romande à venir. Sur scène, des éclairs sillonnent l'horizon, dans la nuit. Un roulement de pierres dévale d'une coulisse, on pense à Derborence. L'orage s'éloigne, des pépiements d'oiseaux se font entendre, on est dans Ramuz. Un assemblage d'extraits de textes choisis (entre autres, *Découverte du monde*, *Le grand printemps*, *Adieu à beaucoup de personnages*) sont dits par une comédienne, le visage émerveillé devant les mots.

Martine Schambacher incarne la beauté du monde, comme Ramuz la célébrait. Dans le drame de l'humain, sorti de « la grande nuit » pour y retourner, selon le beau texte que Ramuz écrit pour la naissance de sa fille, une dame aujourd'hui âgée, assise dans la petite salle La Passerelle, au Théâtre de Vidy, parmi le public, ce mercredi 8 septembre à Lausanne.

L'écrivain universel et non Vaudois, dont les œuvres complètes sont en cours dans La Pléiade, fut à la recherche d'une langue à la fois poétique et brute, qu'il voulait accessible à chacun, lui parfois seul, face à des écrivains français qui ne comprenaient pas ce nouvel expressionnisme.

Langue picturale, comme on le voit dans cet extrait sur la course entre le soleil et les nuages. Le soleil s'en va, « la tache claire du village a été ôtée et au lieu d'une robe bleue, c'est une pauvre petite robe grise sur la jeune fille » qui moissonne. Il faut entendre comme Ramuz décrit le paysage, devenu trop petit tout autour, quand quelque chose grandit à l'intérieur de soi. Ramuz rend le mouvement intérieur et le mouvement de la vie, comme un cinéaste avec le grossissement et l'éloignement des images, et utilise la lumière comme le fait un peintre ou un photographe.

La comédienne s'envole, suspendue à la corde des sonnailles, en salopette d'homme ou en petite robe fleurie, ou toute noire. C'est par son corps et par sa bouche que Ramuz s'incarne, pour de nouvelles générations qui ne le connaissent pas.

V. B.

théâtre

Les uns à côté des autres. Morceaux choisis dans l'œuvre de C.F. Ramuz, mise en scène François Chattot

Tournée suisse romande en préparation, les dates ne sont pas encore connues.

Grandeur et beauté de la tragédie

●●● **Gérard Joulé**, Lausanne

Jil Silberstein,
Sophocle et les tristes sires, l'Age d'Homme,
Lausanne 2003, 128 p.

Jil Silberstein, que nous connûmes le front plissé, le regard dur, les poings fermés, tout juste sorti des brumes adolescentes, s'inquiète fraternellement, quelques vingt ans après, de ce qui se passe sur notre terre. Il ne veut perdre aucune étamine, aucun gravier d'eau. Dans sa forêt sauvage et médiévale s'aménage peu à peu un jardin voltairien. Une averse de colombes s'abat déjà sur son arrière été. Cavalier pressé aux chevilles du vent, il plante tous les deux ans sa tente sur l'estuaire envasé où finissent de pourrir d'anciennes et nobles civilisations - Inuits du Canada, Amérindiens d'Amazonie, Mongols qui avaient oublié de nous emboîter « progressivement » le pas. Aujourd'hui il se tient accroupi, jumelles aux yeux, devant le palais du roi Œdipe à Thèbes ou à Colone, après avoir rendu visite à Agamemnon à Mycènes.

Et son guide, son drogman, son interlocuteur a nom Sophocle. Celui-là même qui, disent les manuels, succéda à Eschyle comme l'homme au Titan, le roseau au chêne, moindre de taille, plus parfait de formes ; différent, mais non point inférieur. Celui qui ramena à sa mesure naturelle la tragédie grecque démesurément grandie par Eschyle, qui l'accorda au rythme nouveau, et dont la vie fut aussi parfaite et harmonieuse que l'œuvre... trêve de balivernes...

Et d'abord, qu'est-ce qu'une tragédie ? C'est l'annonce du Malheur qui vient des dieux, de la nature ou de l'histoire pour frapper l'homme. Dans toute tragédie (et il n'y a de vraies que les grecques : Shakespeare mélange les genres pour distraire un public mélangé de soudards et de rois, et Racine, devant Louis XIV et son sérail, invente la tragédie amoureuse et le fameux triangle époux-épouse-amant, qui sombrera dans le boulevard malgré les efforts grandiloquents de Claudel pour lui refaire chausser les cothurnes), la psychologie est un accident situé à la périphérie du théâtre. Donc, rien de plus étranger pour un contemporain que la tragédie grecque.

Les larmes d'une cité

C'est aussi un lieu où l'on pleure. Or nous gardons chichement nos larmes. Pour qui, pour quoi ? Ce don des larmes dont disposa le public athénien n'a rien de commun avec la petite secousse mi-nerveuse, mi-rhétorique de notre théâtre romantique. La modernité n'a jamais concédé à la passion que deux régimes : ou la contention sèche et guindée du pseudo stoïcien, ou les yeux humectés et le mouchoir porté sur des pleurs artificiels et narcissiques.

Or la tragédie grecque suscitait les larmes d'une cité tout entière. L'orage physique de tout un peuple accompagnait

des malheurs qui pourtant ne frappaient que des rois, des héros et des dieux. Le spectateur d'une tragédie est par définition un citoyen qui laisse couler ses larmes. Et je dis citoyen à dessein, car l'homme antique ne se conçoit pas hors des murs de sa cité. A cet égard, Dante, banni de Florence, fut peut-être le dernier surgeon de la conscience citoyenne dans les temps modernes. On peut dire également - *mutatis mutandis* - que la Révolution française fut une tragédie à l'antique - du moins dans son déroulement implacable, car elle fut collective et non individuelle (comme peut nous toucher le sort d'une Bérénice ou d'une Phèdre).

Je parle ici du théâtre d'Eschyle ou de Sophocle où la fabulation met en cause de grandes idées morales et civiques comme l'institution du premier tribunal humain : les Euménides ; leçon que retiendront les révolutionnaires français qui tinrent à ce que Louis XVI fût jugé avant d'être exécuté. Les Russes, pourtant héritiers des Byzantins et par-delà des Grecs, ont totalement loupé leur Révolution.

Avec Euripide, c'est déjà la psychologie, élément anti-tragique au possible, qui envahit le théâtre et sollicite du public un type d'émotions plus trouble, d'ordre passionnel et hystérique, et non plus moral qu'on retrouvera dans la tragédie féminine et amoureuse du « tendre et cruel » Racine. Le théâtre de Sophocle est donc un théâtre politique et civique par excellence, tel qu'il disparaîtra des tréteaux pendant deux mille ans et plus, pour ne reparaitre peut-être que chez le communiste Brecht.

Les personnages d'une tragédie voient et disent ce qu'ils voient. Un point c'est tout. La tragédie est l'art du constat. D'où son laconisme. Elle ne supporte ni glose ni commentaire. La commenter, l'expliquer, c'est en émousser le tran-

chant et se retirer dans cette zone de terreur où elle doit nous clouer. Seuls les pleurs ont licence de jaillir de nos yeux. La tragédie est chaste, civique, religieuse, familiale. Les morts sont sacrés, l'adultère est un crime effroyable et puni de mort. Et si Antigone choisit la mort à la vie, c'est parce qu'elle passera plus de temps auprès des morts qu'elle n'en pourrait passer jamais auprès des vivants.

Un homme de notre temps, tout barbouillé de psychologie, peut-il encore comprendre cela ? Sommes-nous encore un peuple ? Sommes-nous encore les citoyens d'une cité délimitée par des murs et que le Malheur peut frapper ? Où sont nos héros, nos dieux, nos rois ? Ou bien ne sommes-nous plus qu'un agrégat d'êtres épars, échoués sur la surface de la terre et reliés entre eux par Internet ?

Moralisme

A ces questions capitales, le piaffant Jil Silberstein ne nous a pas répondu. Et je crois deviner pourquoi. C'est parce qu'il lit la tragédie et Sophocle en particulier à travers une grille psycholo-

Masque en or dit « Masque d'Agamemnon » (Mycènes, XVI^e siècle av. J.-C.).



gique, une grille moderne. On le voit notamment à l'indignation outrée que suscite en lui la conduite de la grande reine Clytemnestre qui n'est pour lui ni plus ni moins qu'une araignée noire, et ne va-t-il pas, emporté par cette même indignation, jusqu'à traiter Créon de « petit coq machiste » ? Il y a là clairement pour lui les salauds d'un côté et les gentils de l'autre.

Une telle indignation morale nous semble être le contraire même du sentiment tragique. D'ailleurs l'idée qu'on se fait de la tragédie grecque dépend forcément de celle qu'on a des dieux grecs. Or l'idée que le dieu soit bon n'est jamais entrée dans une cervelle grecque avant l'avènement de la philosophie, car moins encore que la notion de justice, celle de bonté n'est pas impliquée dans celle de puissance. Mais Platon, pour le citer, n'était pas un tragique comme Nietzsche (qui n'était d'ailleurs pas plus philosophe que nous) et l'a bien montré. Il avait peur du tragique, des pleurs et du tremblement. De là l'idée que Dieu peut être bon. Idée de philosophe s'il en est, qui se tient sur la berge de la vie et qui ne trempera pour rien au monde son rose orteil dans le flot tumultueux.

Mais si les philosophes chassent les poètes de leur cité, les poètes tragiques le leur rendent bien en les chassant à leur tour du théâtre. Car que pourrait bien faire et dire un philosophe sur une scène de théâtre, sinon tenir des discours verbeux et creux de sagesse déprimante.

Quant à cette fameuse catharsis, purgation des passions, panneau dans lequel nous avons vu tomber notre auteur, quelle vaste rigolade ! Encore un mot de philosophe et de moraliste, donc d'hypocrite et de scélérat qui cherche en tout l'utile et le bienséant.

Je pense, au contraire, que nous assistons à des tragédies non pour purger nos passions mais dans le désir de re-

trouver notre royauté perdue sous le calcul, l'intérêt et d'inavouables lâchetés. Nous vivons dans une impureté perpétuelle (vie sociale oblige) dont nous ne semblons sortir qu'en vivant par la pensée la vie brûlante des héros de tragédie. La tragédie libère et sacre la part de souveraineté et de sauvagerie qui est en nous et que la culture et la domestication par la civilisation nous empêchent d'exprimer. Le monde réel où nous vivons n'est pas tragique. Il peut être horrible, grotesque, malheureux, immonde, mais il ne connaît pas la pureté étouffante de la tragédie, faite d'une coupure radicale avec la vie ordinaire et laborieuse.

Sauvagerie

Au fond, qu'est-ce qui distingue Sophocle, et d'une manière plus vaste les Anciens des Modernes ? C'est que ni Sophocle ni ses personnages ne sont des bourgeois. Ils sont certes conscients du Bien et du Mal, mais chez eux le Bien et le Mal ont de la beauté et de la grandeur, parce qu'ils sont extrêmes. On peut en dire autant des personnages de Shakespeare chez qui la part de sauvagerie le dispute à la part d'innocence. C'est déjà bien moins sensible chez Racine. Et cela Jil Silberstein nous le donne bien à sentir malgré quelques indignations qui à notre nez sentent un peu trop le bourgeois.

Voilà tout de même un bonhomme qui connaît son Sophocle sur le bout des doigts, qui n'est pas universitaire pour deux sous et qui écrit au courant de la plume. Voilà donc un vivant, et c'est à ce titre que je vous salue, Jil Silberstein.

G. J.

Etrangeté et « suissitude »

••• **Christelle Devanthery Babey**, Grandvaux (VD)

La rentrée littéraire bat son plein. On parle de milliers de livres sortis, à tel point que le lecteur, averti ou non, ne sait plus que choisir. Vos ballades en ce paysage foisonnant seront sûrement aiguillées par les commentaires de libraires, bien sélectifs et trop peu fréquents sur la littérature de chez nous.

Au milieu des livres qui ont fait l'objet d'une attention soutenue ce dernier mois, nous trouvons *L'Analphabète* de Agota Kristof. Depuis la parution de son premier roman en 1986,¹ les Lettres romandes sont fières de la citer au nombre de ses auteurs. Elle parlait hongrois avant d'apprendre, non sans peine, le français. Autre exemple, le prix Georges Nicole récompense chaque année le premier roman d'un auteur. Cette année, il a été décerné à Jean-Euphèle Milcé, né en 1969 à Haïti, venu en Suisse en l'an 2000. Sa langue maternelle est le créole.

Les deux autres ouvrages qui ont retenu notre attention ouvrent encore le champ de la réflexion autour de l'« étrangeté » d'être en Suisse : dans le *Funiculaire*, Julien Dumilac met en scène une jeune kabyle aux prises avec une intégration flouée, puis sauvée par un pilier de la vie

neuchâteloise : le chauffeur du funiculaire ; enfin, une redécouverte de notre identité nationale complexe, en se laissant apprivoiser par la langue romanche de Rut Plouda et son livre traduit récemment, *Comme si de rien n'était*.

Ces œuvres nous interrogent sur ce que nous nommons la « littérature de chez nous ». Voilà une expression simple, que l'on imagine dire à voix basse, avec cette connivence nécessaire aux minorités. Légèrement teintée de régionalisme, elle semble particulièrement convenir à l'aspiration - légitime somme toute - de défendre un patrimoine culturel qui peine à trouver sa place face au Géant français. Et de tout temps, les écrivains suisses romands ont eu la tentation de se faire les porte-parole de valeurs particulières ; l'ancrage des récits dans « leur coin » n'en est qu'un exemple.

Or, lorsque nous prenons un peu de distance, il apparaît une bizarrerie : bien des auteurs que nous considérons comme les emblèmes de notre littérature portent en eux une autre culture et s'expriment dans notre langue par nécessité. On dit que la littérature est fondatrice de l'identité culturelle, alors comment réconcilier la « suissitude » avec ce sentiment d'être encore « étranger », tandis qu'on participe justement à la construction identitaire d'un pays ? Peut-être qu'en ce point précis se rencontrent l'actualité littéraire et l'actualité politique...²

1 • *Le Grand Cahier*, Seuil, Paris 1986. Il formera une trilogie avec les deux romans suivants : *La Preuve*, Seuil, Paris 1989, et *Le Troisième Mensonge*, Seuil, Paris 1991.

2 • Pour élargir le débat, lire le dernier essai d'**Etienne Barilier**, *Nous autres civilisations*, Zoé, Genève 2004, 152 p.

Un récit autobiographique

On connaissait les livres de Agota Kristof, mais sa vie nous restait mystérieuse. Peut-être, l'écrivaine avait-elle un certain goût de la réserve et du retrait. Elle nous fait aujourd'hui le cadeau précieux de raconter les étapes de son existence, de l'enfance à l'exil, de l'exil à l'intégration.

Les événements narrés sont d'une telle intensité que nous aurions presque envie de protéger la confiance par notre discrétion. Pourtant, Agota Kristof raconte sa vie avec une simplicité dépouillée de toute prétention ; les phrases courtes, les mots précis sans aucun besoin de périphrases, éloignent du texte les bouffées sentimentales qu'il serait aisé d'attiser en racontant un pareil parcours. Au contraire, tout concourt à creuser une distance avec les événements : le récit de l'enfance est assorti de la cruauté dont les enfants peuvent faire preuve avec un brio amusant, mais terrible ; lorsqu'elle évoque l'insécurité du voyage de l'exil, l'auteur ne s'épanche pas en détails psychologiques mais décrit simplement les mille petits obstacles du quotidien. Il en ressort une émotion aiguë, plus tranchante parce que le lecteur peut choisir de se laisser toucher.

Son histoire est celle de toutes les étrangères arrivées en Suisse, avec son lot de précarité financière, les dures conditions de travail à l'usine, l'immense effort d'intégration ; à ceci près que cette femme porte en elle le désir d'écrire, dans sa langue d'abord, puis dans la nôtre. Ce détail va dessiner autour de son parcours une ligne d'exception, soulignée par le succès littéraire d'aujourd'hui. Le contraste avec l'âpreté du chemin est d'autant plus saisissant.

Tout commence par une soif dévorante de la lecture, un amour pour les histo-

res : c'est la petite Agota qui raconte des histoires à sa grand-mère avant de dormir... Mais l'enfance heureuse (même si elle n'épargne pas la cruauté) n'est pas un terreau favorable à l'écriture. C'est dans les larmes de la séparation, dans le premier exil à l'internat, que la jeune fille habitera la nécessité de l'écriture. Les sketches qu'elle écrit la sauveront de la faim et de la précarité matérielle.

Au-delà de l'histoire de cette petite fille, le texte nous immerge dans cette Hongrie occupée par une nation étrangère (et ce n'est pas la première), qui lui impose sa culture et sa langue. Le russe devient « la langue ennemie », comme l'allemand et le français, plus tard.

L'exil a un prix : redevenir une « analphabète » après tant d'années, incapable de lire ou de s'exprimer avec précision, voilà une humilité difficile à assumer, d'autant plus lorsque l'écriture se fait besoin : « Je parle le français depuis plus de trente ans, je l'écris depuis plus de vingt ans, mais je ne le connais toujours pas. Je ne le parle pas sans fautes, et je ne peux l'écrire qu'avec l'aide de dictionnaires fréquemment consultés. C'est pour cette raison que j'appelle la langue française "langue ennemie", elle aussi. Il y a encore une raison, et c'est la plus grave : cette langue est en train de tuer ma langue maternelle » (p. 24).

A cela s'ajoute le difficile chemin de l'intégration, qu'elle appelle : « le désert ». Là encore, par de courtes anecdotes, Agota Kristof ôte tout espoir de recours à un sentimentalisme naïf ; à un contrôleur de bus qui veut la rassurer, elle répond intérieurement : « Comment lui expliquer, sans le vexer, et avec le peu de mots que je connais en français, que son beau pays n'est qu'un désert pour nous, les réfugiés, un désert qu'il nous faut traverser pour arriver à ce que l'on appelle "l'intégration", "l'assimilation". A

Agota Kristof,
L'Alphabète,
Zoé, Genève 2004

ce moment-là, je ne sais pas encore que certains n'y arriveront jamais » (p. 44). Cette histoire aurait pu être tragique, semée d'appels à la compassion. Sous cette plume, elle est simplement le récit d'une femme qui a fait face aux aléas de sa vie et qui la regarde avec nous droit dans les yeux. Avec lucidité et humour, elle nous rappelle que parmi nos écrivains, se trouvent des gens qui luttent pour trouver leurs mots : « Je sais que je n'écrirai jamais le français comme l'écrivent les écrivains français de naissance, mais je l'écrirai comme je le peux, du mieux que je le peux. Cette langue, je ne l'ai pas choisie. Elle m'a été imposée par le sort, par le hasard, par les circonstances. Ecrire en français, j'y suis obligée. C'est un défi. Le défi d'une alphabète » (pp. 54-55).

Le romanche pour l'universalité

C'est une chance que de pouvoir lire des auteurs traduits du romanche ; l'exercice est assez rare pour être souligné, d'autant plus que le roman de Rut Plouda se lit comme une respiration fécondée par des expériences qui nous touchent chacun. L'édition présente le texte en langue originale, avec sa traduction en regard : une excellente occasion de se familiariser avec cette quatrième langue nationale (plus exactement le vallader), que nous connaissons peu. Une postface et des notes bien documentées permettent à ceux qui le désirent d'entrer dans ce qui fait la spécificité de cette langue.

Dialogue intérieur entre une mère et son fils, *Comme si de rien n'était* raconte le temps du souvenir après la mort d'un être cher. Du paradis de l'enfance jusqu'à la chambre d'hôpital, Joannes resurgit dans les bribes de la vie quoti-

dienne maternelle. La mort du jeune homme est évoquée par ces « EFFETS PERSONNELS », qu'il faut mettre dans un sac en papier, seuls témoins du passage entre la chambre d'hôpital et celle de la maison. Tout le reste du recueil consiste en de petits tableaux de l'existence qui font naître la présence de l'enfant au détour de paysages, d'odeurs, d'activités. Le souvenir fluctue, comme une résurgence qui prend par surprise au travers de détails communs.

Joannes est présenté à travers ses occupations et son imaginaire : tour à tour, il est musicien, berger, chasseur. Il rêve d'aventures et se voit déjà Robinson, soldat ou matelot. Les aspirations du jeune homme se mêlent à celles de l'auteur, comme si la mort avait amené l'enfant à retrouver sa place originelle dans le sein de sa mère. Car avant tout, les sursauts du souvenir sont accrochés au quotidien de cette femme. Les descriptions minutieuses de l'environnement familial tiennent lieu de discours ; l'expression de la douleur apparaît rarement, parfois seulement au détour d'une image discrète, comme lorsqu'elle décrit la maison : « Et vers le soir, on pousserait une chaise devant la fenêtre pour voir comment les montagnes s'assombrissent et comment l'horizon s'illumine. De ce feu qui brûle dans les plaies encore fraîches » (p. 89).

Les images et les sensations sont au centre de ce récit. Le réseau qui se tisse autour de l'être aimé crée une synesthésie entre tous les sens des Vivants. Le jaune des chrysanthèmes est pareil à celui du car postal, et le rideau de la porte du balcon lui aussi leur fait écho. L'odeur de frites nous transporte dans les bistrotts où Joannes passait de longues soirées.

Le rythme de l'évocation poétique se loge dans deux images centrales : les trains qui « partent et arrivent » et l'éra-

Rut Plouda,
Sco scha nüglia nu füss, Comme si de rien n'était,
D'en bas,
Lausanne 2003

Julien Dunilac,
Le Funiculaire,
l'Age d'Homme,
Lausanne 2004

ble vivant ses révolutions au fil des saisons, toujours les mêmes. Le mouvement pendulaire, répétition des gestes et des événements naturels les plus élémentaires, ressuscite l'enfant dans ce qui fut aussi son environnement. La prose poétique sert parfaitement le propos de l'histoire : elle ose la rapidité, des images se superposent pour tenter de retrouver l'unité d'un être disparu ; passé et présent immédiat se mêlent, permettant la fulgurance de la rencontre entre deux mondes. L'interpellation directe à Joannes par un « tu » qui scelle le dialogue rend plus vivante encore l'immédiateté de la présence.

Si cette histoire a pour décor une vallée des Alpes grisonnes et les bords de l'Inn, elle parle au cœur de cette expérience commune à tous les êtres, la séparation. Plus encore, elle est la discrète révélation d'une sensibilité féminine qui ne cesse de découvrir dans le concret les signes d'une Présence ; à la fois jouissive et source de souffrance, comme la vie : « *L'amour, ça fait pleurer*, disait la chanson, mais l'amour rendait joyeux, il nous donnait des ailes pour traverser les jours et les nuits. *L'amour, ça fait pleurer* » (p. 23).

Le CEDOFOR

organise sa traditionnelle
VENTE DE LIVRES D'OCCASION

Samedi 13 novembre 2004
de 9h à 13h

De nombreux livres d'histoire de l'Eglise, de théologie, de spiritualité, ainsi que des romans, des ouvrages littéraires, historiques, d'art vous y attendent.

Venez nombreux au CEDOFOR
18, rue Jacques-Dalphin
1227 Carouge

Une kabyle à Neuchâtel

La lecture se doit aussi d'être un exercice léger, de temps à autre. Le roman de Julien Dunilac est à prendre avec les pincettes de joie enfantine qui suspendent le temps pour « passer un bon moment » en lisant une histoire.

Basile est le dernier wattman titulaire de la ligne du funiculaire de Neuchâtel (celui de la rue des Moulins) ; à sa retraite, la compagnie en profite pour automatiser le transport et supprimer les chauffeurs. Dans ce temps où le vieil homme doit redéfinir le cadre de sa vie, il fait la rencontre de Leila, une jeune kabyle paumée. Leur relation prend un tour plus sérieux lorsque la jeune fille vient s'installer chez lui pour éviter de dormir sous les ponts : père, ami, amant, quel rôle va-t-il jouer pour elle ?

Ce roman est plaisant ; malheureusement, l'écriture donne une impression de facilité. L'auteur se laisse aller avec un plaisir non dissimulé à des explications sur la ville qui ne servent pas le récit. La tendance à l'érudition pourrait encore passer, mais lorsqu'elle s'épanche en une analyse superficielle de la guerre en Irak (mise dans la bouche de Basile) ou qu'elle cède à une critique caricaturale des jeunes fumeurs de joints qui défilent pour la paix, elle devient quelque peu agaçante... Mais les personnages sont attachants : la jeune fille de vingt ans cherche des repères et elle va trouver en Basile la force tranquille d'un homme qui pense beaucoup et dit très peu. Leur connivence nous est sympathique.

Enfin, il reste tout de même émouvant de redécouvrir au fil de l'histoire des lieux bien connus de Neuchâtel, théâtre des rebondissements. La ville en ressort magnifiée, et l'on se retournera au café Bel Air pour voir si Basile n'est pas derrière nous...

Chr. D. B.

■ Bible

Denimal Eric***La Bible pour les nuls***

First Editions, Paris 2004, XVIII + 378 p.

Qui ne connaît la collection jaune et noir « Pour les nuls » : internautes, accros ou débutants, jeunes ou anciens qui se veulent jeunes, tous ont débuté ou se sont « perfectionnés » un jour dans la matière, grâce à l'un ou l'autre de ces volumes. Depuis, la collection s'est enrichie, abordant des sujets aussi variés que l'astrologie, la médecine, le business, le jardinage ou la cuisine... Et maintenant la Bible !

Même style alerte, même humour pour démontrer que ce que l'on considère a priori comme compliqué et rebutant (du fait du patois qu'utilisent entre eux les initiés) peut être compris par tout un chacun ! Une présentation agréable, agrémentée de dessins immédiatement lisibles, et qui permet un accès rapide à l'information recherchée ! Le volume *La Bible* s'ouvre facilement et on ne le lâche plus, tant les réponses à toutes ces questions « que vous n'osez pas poser » sont attractives.

Serait-ce donc l'instrument indispensable pour tout néophyte qui désire ouvrir Le Livre et cherche une aide pour sa lecture ? Je ne pourrais répondre par l'affirmative. Deux remarques s'imposent : l'ouvrage, bien que réécrit pour un public français, conserve le style très américain de la collection ; et ce qui passait pour de la simplification dans les volumes qui touchaient les questions informatiques devient ici simplisme.

D'autre part, l'auteur, issu de milieux évangéliques, n'arrive pas à se dessaisir de ses pré-supposés fondamentalistes : or les débats actuels entre spécialistes (exégètes) et commentateurs de la Bible nous plongent dans la complexité de sa rédaction (qui couvrit environ onze siècles) ; les auteurs des différents livres bibliques viennent d'origines très différentes pour répondre à des situations tout aussi diverses, ce qui invite à comprendre que nous sommes en face d'une bibliothèque de témoignages riches, et parfois contradictoires, d'hommes et de femmes qui se sont posés la question du sens, de la vie et de l'amour. A trop vouloir vulgariser, cet ouvrage donne l'impression que tout peut être lu avec les mêmes clés. Or quelle tristesse quand l'Amour devient monocole !

Jean-Bernard Livio

« Cherchez et vous trouverez »

Questions sur la foi et la Bible

Les Presses de Taizé, Taizé 2004, 184 p.

Une collection arrangée des *Lettres de Taizé* compose cet ouvrage sobrement présenté. Au fil des thèmes lancés sous forme de courtes questions que développe, sur à peu près une page, chaque méditation, sans notes ni bibliographie, on refait presque son catéchisme sur le ton habituel du partage spirituel. Frère Roger n'est pas loin. L'esprit de Taizé explique et raconte Dieu aujourd'hui, sans apologétique ni triomphalisme, dans un vocabulaire abordable et sur un ton modestement explicatif et adroitement convaincu. Une image définitivement positive et attrayante de Dieu et du message évangélique s'en dégage.

Néanmoins, les commentaires s'enchaînant de manière fluide donnent à l'ensemble une certaine insipidité et font du mystère de Dieu une longue palabre qui crochète les citations bibliques aux simplifications théologiques, presque trop facilement. Y aurait-il une réponse à toutes les questions de l'Homme sur Dieu ?

Ce livre nécessiterait le contexte de la tente de Taizé : à l'invitation des auteurs, du reste, prière, recueillement et personnalisation de ses réponses seront adéquats pour incarner l'enthousiaste impulsion qui s'en retire. A prendre avec soi en retraite !

Thierry Schelling

■ Religions

André Gozier***Un éveilleur spirituel****Henri Le Saux**Un moine à la rencontre des Upanishads*

Soceval, Magny-les-Hameaux 2004, 136 p.

De retour de plusieurs voyages en Inde, entre 1976 et 1981, j'ai vibré à la lecture des livres d'Henri Le Saux. La rencontre avec l'hindouisme m'avait fascinée. Et la démarche de Swami Abhishiktananda (son nom hindou) a été une découverte, une ouverture, un élan incroyable.

Pour ceux qui ne le connaissent pas encore, ce moine bénédictin (1910-1973) de l'abbaye de Kergonan, en Bretagne, a perçu l'appel de l'Inde et a rejoint Jules Monchanin en 1948, avec qui il a fondé l'ashram de Saccidananda, à Shantivanam (« Forêt de la

Paix »). Sa rencontre avec le sage hindou Shri Ramana Maharshi (1879-1950) le marqua. Après des séjours dans les grottes d'Arunachala, il pérégrina dans l'Himalaya jusqu'aux sources du Gange.

Dom André Gozier, moine bénédictin lui aussi, a déjà publié plusieurs ouvrages consacrés à Henri Le Saux. Dans celui-ci, il nous parle de l'éveilleur spirituel qui a essayé de concilier l'advaita (non-dualité) et sa foi catholique. « Prophète du dialogue interreligieux, pionnier de l'inculturation, mystique de haute volée..., "passeur" entre l'Orient et l'Occident... il a ouvert de nouvelles voies pour l'Eglise. » Sa spiritualité de l'éveil, sa quête du Soi et sa recherche du détachement le rapprochent du maître du « Nuage d'inconnaissance » et de Maître Eckhart. S'il a des détracteurs, c'est que les mots ne sont jamais adéquats pour traduire l'expérience mystique. Ils indiquent seulement le chemin à prendre pour aller au fond du cœur.

Ce petit livre ne peut donner que le désir de faire un voyage intérieur avec Henri Le Saux dans l'intuition des Upanishads, c'est-à-dire les textes philosophiques et spirituels de l'Inde. Ce n'est qu'un prélude pour une plongée dans ses écrits ! Avec Dom Gozier, « je souhaite à chacun de vous de faire cette découverte du Christ intérieur à vous. Que Le Saux soit votre guru » !

Marie-Thérèse Bouchardy

Francis X. Clooney
Sagesse hindoue pour qui cherche Dieu
Lessius, Bruxelles 2004, 196 p.

C'est vers le grand large que nous naviguons lorsque nous parcourons les pages de cet ouvrage. Il nous faut, pour ne pas dériver, la boussole de l'Evangile afin de mesurer comment la sagesse hindoue vient élargir notre horizon.

Faisant appel aux textes sacrés, l'auteur aborde différents aspects - le Soi, Krishna, Shiva, la Déesse, etc. - de la tradition hindoue. Il dévoile ainsi au lecteur le foisonnement de cet univers. Se mettant à l'écoute, cherchant à provoquer un élargissement de la perception religieuse, il veut enrichir l'identité chrétienne.

Si l'intention est louable, on peut toutefois s'interroger sur le résultat. Les parallèles sont superficiels, ne donnant pas de point d'appui au lecteur pour approfondir sa réflexion. Par ailleurs, l'auteur n'analyse pas, sauf dans le chapitre consacré à Gandhi, l'influence que la vie spirituelle a sur la transformation de la réalité. Lorsque l'on connaît l'Inde et ses problèmes sociaux, économiques, politiques et religieux, ce manque est plus que regrettable. Un livre à lire toutefois pour ceux qui s'intéressent à l'hindouisme.

Luc Ruedin

■ Spiritualité

Chiara Lubich
Une spiritualité de communion
Nouvelle Cité, Montrouge 2004, 188 p.

Les familiers des écrits de Chiara Lubich se retrouveront aisément dans ce livre qui, toujours en profondeur, insiste sur la dimension prioritaire de la vie spirituelle. Une fois de plus, intériorité et modernité sont conviées à se donner fermement la main, dans une perspective d'unité et de communion, ceci dans l'Eglise et dans le monde. Au fil des pages, le rappel des exigences évangéliques demeure d'une impressionnante actualité, comme les rayons d'un arc-en-ciel dans un univers sur lequel pèsent des nuages de lourdes questions (la maladie, la mort, les mésententes, etc.).

Avec son habituelle simplicité et par de fréquentes références à la vie et aux aspirations du Mouvement des Focolari, dont l'auteur est la fondatrice et la présidente, Chiara Lubich apporte ici un témoignage de foi en Jésus, le Christ.

Louis Christiaens

Arcabas, Hadjadj Fabrice, *Passion Résurrection*. Cerf, Paris 2004, 128 p.

Babiak Augustin (Augustyn), *De la légitimité d'un Patriarcat ukrainien*. Augustyn Babiak, Lyon 2004, 308 p.

Balthasar Hans-Urs von, *Le chrétien Bernanos*. Parole et Silence, Paris 2004, 506 p.

Barilier Etienne, *Nous autres civilisations... Amérique, Islam, Europe*. Zoé, Genève 2004, 152 p.

Benoit Christine, *Le rendez-vous ! Roman*. Clé de Sel, St-Maurice 2004, 96 p.

Cahill Thomas, Jean XXIII, Fides, Québec 2003, 304 p.

Carmel Ania, *La soie des larmes. Récit*. Clé de Sel, St-Maurice 2004, 200 p.

Chauvet Patrick, *Notre Père, Commentaire spirituel*, Parole et Silence, Paris 2004, 142 p.

*****Col.**, *Mourir... et après ? Questions de vie*. Labor et Fides, Genève 2004, 110 p. [39417]

*****Col.**, *The Orthodox Churches in a Pluralistic World. An Ecumenical Conversation*. WCC Publications, Genève 2004, 224 p. [39465]

*****Col.**, *Une fureur. Envie de vivre... Témoignages recueillis par Thierry Ott*. L'Hèbe, Grolley 2004, 200 p. [39451]

*****Col.**, *Le développement durable. Un bilan multisectoriel provisoire*, Georg, Chêne-Bourg/Genève 2004, 128 p.

*****Col.**, *L'Accord de Genève. Un pari réaliste*. Labor et Fides/Seuil, Genève/Paris 2004, 240 p. [39422]

*****Col.**, *Neue Gruppierungen im Schweizer Katholizismus. Ein Handbuch*. NZN Buchverlag, Zürich 2004, 296 p. [39433]

Durand Jean-Louis, *Au coeur de l'ambre*. Maison Rhodanienne de poésie, Agen 2004, 64 p.

Eberhard Philippe, *The Middle Voice in Gadamer's Hermeneutics. A Basic Interpretation with some Theological Implications*. Mohr Siebeck, Tübingen 2004, VIII + 252 p.

Gisel Pierre, *Sacrements et ritualité en christianisme. 125 propositions*. Labor et Fides, Genève 2004, 96 p.

Guggenheim Antoine, *Jésus-Christ, Grand Prêtre de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Etude théologique du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur l'« Epître aux Hébreux »*. Parole et Silence, Paris 2004, 802 p.

Hofer Marcel, *Explique-moi la mort... Guide pour accompagner l'enfant en famille et en catéchèse*. Lummen Vitae, Bruxelles 2004, 150 p.

Javary Christelle, *La guérison. Quand le salut prend corps*. Cerf, Paris 2004, 176 p.

Lenoir Frédéric, Cabesos Violette, *La promesse de l'Ange. Roman*. Albin Michel, Paris 2004, 494 p.

Magnaridès Martine, *Il est des lieux. Récits*. L'Age d'Homme, Lausanne 2004, 120 p.

Mathiot Jean-Marie, *Miracles, signes et prodiges eucharistiques. Du début du christianisme à nos jours*. Du Parvis, Hauteville 2004, 314 p.

Mohr Michel, *Le Serviteur fidèle. Roman*. Albin Michel, Paris 2004, 208 p.

Morerod Charles, *Œcuménisme et philosophie. Questions philosophiques pour renouveler le dialogue*. Parole et Silence, Paris 2004, 168 p.

Müller Christian, *Nouvelles de ce monde-là*. Labor et Fides, Genève 2004, 164 p.

Quesnel Michel, *Jésus, l'homme et le fils de Dieu*. Flammarion, Paris 2004, 236 p.

Riccardi Andrea, Jean Paul II. *Un pape charismatique*. Parole et Silence, Paris 2003, 248 p.

Sanson Henri, *Le chemin spirituel de la vieillesse*. Parole et Silence, Paris 2004, 88 p.

Scheder Paule-Andrée, *Ne pleure pas Mariette. Récit*. D'en bas, Lausanne 2004, 184 p.

Tettamanzi Denis, *Allez annoncer l'Evangile en Eglise vivante, joyeuse et missionnaire*. Cerf, Paris 2004, 96 p.

Le réveil anti-UDC

Il aura fallu du temps, mais cette fois ça vient, quelque chose est en train de se passer. Il aura fallu une affiche malheureuse, une de plus, doublée d'une annonce calamiteuse sur le nombre de musulmans en Suisse, pour qu'on commence enfin à entendre le son des premières voix de droite contre les dérivés d'une petite, mais décisive, troïka de l'UDC zurichoise.

Je parle bien des voix de droite ou de centre droit, comme on voudra ; c'est fou, d'ailleurs, encore aujourd'hui, cette extrême difficulté, pour la droite, de se nommer par son nom, sans se coller immédiatement ce repère ortho-normé sur l'abscisse du politiquement correct : le centre. La gauche aurait le droit d'être la gauche, mais la droite est désespérément gauche à se proclamer droite ; elle n'aurait, au mieux, que la permission de se révéler « centre droite ». Une pudeur verbale ou plutôt une inhibition qui remonte aux années 1968, cette délicieuse période où on vous qualifiait de « fasciste » dès que vous ne baviez pas de bonheur devant l'icône de Che Guevara.

Le réveil de la droite traditionnelle suisse - à commencer par quelques grandes figures du parti radical - contre le style, le langage, la manière d'être d'une certaine UDC, constitue un tournant à saluer. Il souligne à

quel point fut une errance, un fourvoisement, le premier réflexe, au lendemain des élections fédérales du 19 octobre 2003, de se jeter dans les bras du parti de Blocher. Réflexe que nous avions, dans ces colonnes, immédiatement condamné. Ce geste de lâcheté et de renoncement, aujourd'hui, semble sérieusement corrigé, il faut en prendre acte avec beaucoup de satisfaction, rappeler que 73 % des Suisses n'ont pas voté UDC, et jeter quelques premières pensées sur la vraie manière de combattre les excès de ce parti. Ses excès, non le parti lui-même, qui a parfaitement droit de cité dans notre espace démocratique.

Car le grand rempart contre la tendance dure de l'UDC, ce n'est pas la gauche. Ce n'est pas le socialisme, qui n'est, par un pervers effet de vases communicants, que son complice en bipolarité. Depuis plusieurs années, socialistes et UDC jouissent, élection après élection, de voir monter les deux colonnes extrêmes, les leurs, et s'effondrer ce monde interstitiel, à leurs yeux, que constituent le radicalisme et la démocratie chrétienne. Il y a, consciemment ou non, un complot des deux extrêmes pour qu'agonise le centre droit, un effet Brutus et Cassius, un partage du gâteau. Une irrépressible envie de Suisse bipolaire, où chaque héros serait le seul de son camp à combattre l'autre. Cassius Clay contre Sonny Liston. Et l'arbitre au tapis.

Non, le seul vrai rempart contre la folie nuisible de ces quelques Zurichois, c'est le réveil de la droite tradi-

tionnelle. C'est-à-dire, en passant, celle qui a fait la Suisse, qui n'a absolument pas à rougir de son œuvre ni de son legs, nous a transmis la paix sociale et la prospérité, un système de formation envié, une recherche de pointe. Le malheur, c'est que ce monde-là, capital dans notre identité politique, et sociologiquement majoritaire en Suisse, semble avoir totalement perdu conscience de ses propres valeurs. Là où l'UDC bombe le torse, séduit les foules, manie avec talent le verbe et l'image, radicaux et démocrates-chrétiens peinent, infiniment, à se forger une identité claire, et surtout commune, fondée sur quelques valeurs simples, reconnaissables, lisibles.

Il y a pourtant urgence. Si la droite traditionnelle suisse (je ne dis pas « républicaine », car je ne vois aucune raison d'ostraciser l'UDC de l'espace commun qui est le nôtre, où elle a conquis démocratiquement sa place) veut survivre, échapper au Yalta bipolaire que concoctent le PS et l'UDC, elle doit se réveiller très vite, dans les mois qui viennent, autour de valeurs. Elle doit sélectionner sans merci ses cadres, n'envoyer dans l'espace public et visible (les médias par exemple) que les plus brillants, les plus imaginatifs des siens. Finis, les présidents qui dorment, les Mister Nobody, les notaires repus qui ne font de la politique qu'en fin d'après-midi, entre 17 et 19 heures, entre apéro et opéra.

Et puis, reconquérir la parole. Face aux socialistes, qui semblent en avoir complètement perdu l'usage, ça ne sera pas trop difficile. Face à l'UDC, grande conquérante des cœurs et des chaumières, ce sera une autre affaire. Il faudra chercher en soi (ça ne s'apprend nulle part et les cours de communication sont de vastes fumisteries) les mots justes, les images qui touchent. Sans populisme, mais avec le sens de la flèche et de la percutance. Il faudra fonder son discours sur des valeurs enracinées, non sur du vent. C'est de caractères trempés, ayant l'expérience des combats minoritaires, que cet espace politique a besoin, et non de gentils juristes conformistes encravatés. Alors, parce que la droite traditionnelle, humaniste, démocratique, ouverte au monde et aux étrangers, de ce pays, recommencera à gagner, le phénomène UDC pourra commencer, seulement ce jour-là, à décliner.

Pascal Décaillet



JAB
1950 Sion 1

envois non distribuables
à retourner à
CHOISIR, rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge

Christus

N° 204
octobre 2004

128 p. - 10 €
étr. 12,50 €

Sortir du mensonge **Le courage d'être vrai**

Amplifiées par les médias, les idoles de toujours prennent aujourd'hui des formes collectives marquées. Faire la vérité, débusquer le mensonge, demande un travail de conversion et une vie communautaire solide. Il faut accompagner ce mouvement qui permet de fonder sa vie personnelle et la vie sociale non sur le sable, mais sur le roc ; non sur l'opinion, mais sur la Parole.

*MARY ABGRALL, JACQUES ARÈNES, PHILIPPE BARTHELET
PATRICK BOULTE, REMI BRAGUE, JEAN-CLAUDE SAGNE
ROBERT SCHOLTUS, JACQUES TRUBLET.*

Abonnement 4 n°s : 38 € - 4 n°s+1 hors-série : 52 €

BULLETIN DE COMMANDE

CH

Je souhaite commander le n° 204 de *Christus* au tarif de 10 €.

Nom & prénom :

Adresse :

Cp. : Ville : Pays :

Renvoyer à Christus • 14, rue d'Assas - 75006 PARIS
Tél. : 01 44 39 48 48 - e-mail : isabel.broussot@ser-sa.com